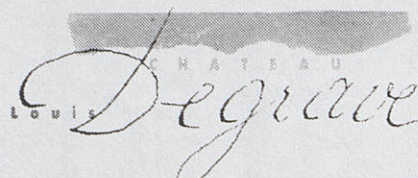


corbières matin

le quotidien du banquet

vivre la vie
des revues

Affiche : Les revues littéraires en Europe p. 5 — **L'auberge espagnole** : Leonardo Sciascia p. 26 — **Un été des étals** : Le chou-fleur p. 27 — **Garrigue** : La chapelle de Saint-Siméon p. 30 — **Inédits** : Anna Maria Ortese p. 32



CORBIÈRES A.O.C.

Les 27 hectares du domaine reposent sur un sol d'une texture légère, la roche dominante est un poudingue datant de l'éocène. Les vieux carignan, grenache, syrah et autres cépages du sud sont mis en valeur par la vendange manuelle, la macération en grain entier et l'élevage en fût de chêne.



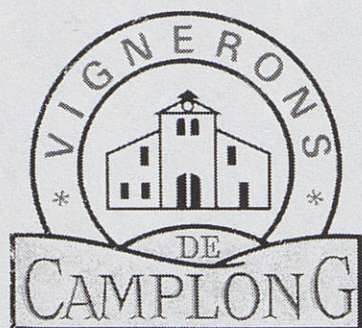
Dégustation de produits méditerranéens (vins, fromages, miels) au **CELLIER-COMPTOIR**, situé à l'entrée du village (sur rendez-vous).

Hébergement en GITES de caractère:

- gîtes du Pays cathare,
 - gîtes du Soleil.
- Draps, tout confort, déco-sud, avec terrasse ou jardin clos. Week-end, semaine.

Marthe et Daniel RÉMON

11220 Talairan - Tél/Fax: 04 68 44 00 65



**VIGNERONS
DE CAMPLONG**

AOC CORBIÈRES
ROUGE, ROSÉ, BLANC

CAVEAU OUVERT TOUS LES JOURS

DÉGUSTATION GRATUITE

ÉTAPE TERROIR
PAYS CATHARE

11220 CAMPLONG D'AUDE

Tél: 04 68 43 60 86 - Fax: 04 68 43 69 21



LA CHOUETTE

RUE NATIONALE TÉL 04 68 24 80 63

spécialisé en livres d'art, architecture,
photographie

LA GALERIE DES BOUQUINISTES

MANUFACTURE ROYALE

TÉL/FAX : 04 68 24 85 30

Plus de 100 000 livres, sur tous les sujets,
dans un espace de 700 m²

11170 MONTOLIEU

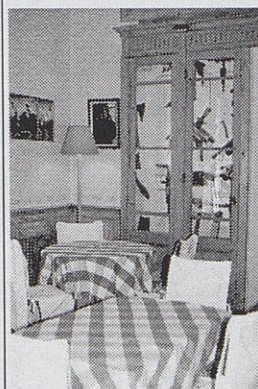
"Village du Livre et des Arts
Graphiques"

(12 librairies, 5 artisans du livre)

OUVERT TOUS LES JOURS

ACHAT/VENTE

La nouvelle équipe du restaurant



"Le Petit Saint"

vous souhaite la bienvenue

Service en terrasse

Pendant le Banquet du Livre
service nocturne après les animations



ATELIER D'ART

11, rue des Cancans

F - 11220 LAGRASSE

Tél./Fax : 04 68 43 11 39

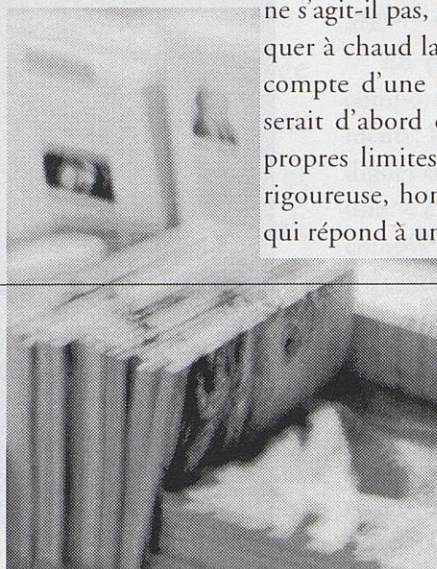
Dolezalek - Lauw

L'Indice,

ou la critique

« J'ai vécu de la vie des revues », pouvait avouer Joë Bousquet en 1947, trois ans avant sa mort. Aujourd'hui, ne faut-il pas se demander si les revues ont vécu ? Donc ce que signifie encore l'exercice régulier de la critique au sein de la prolifération éditoriale, à un moment historique où le livre et la lecture, par leur simple existence, constituent une rupture avec la conception dominante du temps et de son usage. Si la lecture est un approfondissement soustrait aux règles de l'efficacité et de la rentabilité, la critique littéraire, approfondissement d'un approfondissement, est-elle vouée à se perdre dans les brumes de la gratuité ? Serait-elle devenue un luxe, voire un alibi, lorsqu'elle ne se fixe pas de buts promotionnels ?

Invitant *Quimera*, *La Quinzaine littéraire* et *L'Indice* à débattre sur le rapport entre critique et vérité, c'est – au-delà du souhait de penser cette question en Espagne, en France et en Italie – une somme de convictions et de doutes que nous souhaitons voir émerger : à trop se définir comme une forme de résistance, notamment à l'égard des pressions économiques, à trop insister sur les conditions de sa liberté, la critique n'est-elle pas menacée par une sclérose plus insidieuse que la complaisance ou la compromission, mais non moins fatale, une posture ? Pour la critique, ne s'agit-il pas, encore et toujours, non pas de débusquer à chaud la « vérité » d'un texte, mais de rendre compte d'une lecture avec sincérité ? Sincérité qui serait d'abord celle du rapport de la critique à ses propres limites. Une critique littéraire aujourd'hui rigoureuse, honnête, n'est-elle pas d'abord un texte qui répond à un autre texte ou le salue ?



calendrier

mardi 11 août

Parution du n° 41 de *Corbières matin***9 h**Sortie pédestre : *Perdu de vue, marche d'orientation à Lagrasse***11 h**Atelier de philosophie pour adolescents, animé par Antoine de La Taille
> Bibliothèque municipale**15 h**Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Pier Paolo Pasolini
> Salle des gardes de l'abbaye**15 h 30**Atelier de philosophie pour adultes, animé par Françoise Valon
> École**16 h**Film vidéo
Vie et mort des langues de Paule Zajdermann
Deuxième partie : le yiddish et l'akkadien
> Salle des gardes de l'abbaye**16 h**Les rencontres de l'abbaye
« Critique et vérité » avec Bernard Simeone et les responsables des revues littéraires : *L'Indice*, Ricardo Bellofiore, *Quimera*, Ana Nuño, *La Quinzaine littéraire*, Maurice Nadeau**17 h**Cycle documentaire
Close up, long shot
de Moslem Mansour et Mahmoud Chokrollahi
> Salle des gardes de l'abbaye**17 h**Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
> Rendez-vous au Point accueil**18 h**Les rencontres de l'abbaye
« La vérité biographique, Gide, Diderot », par Pierre Lepape**19 h 30**Concert-lecture, aux orgues par Jean-Pierre Lecaudey : Charles-Marie Widor
> Église Saint-Michel de Lagrasse**21 h 30**Cinéma aux étoiles
Van Gogh de Maurice Pialat
> Jardin de l'abbaye**22 h**Rencontres philosophiques
« L'énonciation messianique de la vérité », par Christian Jambet
> Petit cloître. Entrée : 30 F

petits formats



rencontre

16 h

L'Indice, ou la critique et son contexte

Directeur depuis 1994 du mensuel L'Indice – partenaire, cette année, du Banquet du Livre et associé, en la personne de Riccardo Bellofiore, à la rédaction de Corbières matin –, Alberto Papuzzi présente cette revue turinoise devenue la principale publication italienne dans le champ critique.

Le premier numéro de *L'Indice dei Libri del Mese*¹ est sorti en octobre 1984 à Turin. La revue avait été conçue par des universitaires regroupés derrière l'américaniste turinois Gian Giacomo Migone, qui dirigera *L'Indice* pendant six ans.

Le noyau fondateur, d'origine universitaire, obtint l'adhésion d'intellectuels progressistes peu satisfaits de la manière dont la grande presse traitait les sujets culturels et principalement les nouveautés de l'édition.

L'Indice eut d'abord son siège auprès de la rédaction turinoise du quotidien *il Manifesto*, fondé par des communistes dissidents au début des années soixante-dix.

En premier lieu, furent établis des principes de comportement : *L'Indice* ne publierait pas d'éreintements ; le devoir de la revue serait de signaler des livres dignes d'une critique positive, ce qu'on peut appeler une « critique des beautés » ; elle ne rendrait pas compte des œuvres des membres de son comité de rédaction ; elle devrait contribuer à une amélioration de la production éditoriale : dans ce but furent créées des rubriques comme « *La fabbrica del libro* », « *La traduzione* », « *Da tradurre* » (à traduire). La structure rédactionnelle interne était (et demeure) réduite à cinq personnes. Le cœur de la revue est un comité de rédaction, actuellement présidé par le germaniste Cesare Cases, qui comprend une cinquantaine d'intellectuels : universitaires, écrivains, journalistes et critiques. *L'Indice* se caractérise par une mise en page de type anglosaxon, proche de celle de la *New York*

Cette rencontre entre Ana Nuño (*Quimera*), Maurice Nadeau (*La Quinzaine littéraire*) et Riccardo Bellofiore (*L'Indice*) sera centrée sur l'enjeu de la critique aujourd'hui dans trois pays européens : la France, l'Espagne et l'Italie. Dans l'actuel contexte éditorial, à ce moment charnière de l'histoire du livre, quels sont les devoirs essentiels de la critique ? Sont-ils différents par-delà les frontières, et les pressions ou tentations auxquelles les rédactions doivent résister sont-elles de même nature ? En outre la liberté critique est-elle la voie obligée pour atteindre à la vérité d'un texte ?

Review, et par des couvertures qu'illustrent des portraits d'auteurs dus au peintre Tullio Pericoli.

Le tirage est de 16 500 exemplaires et la revue compte 4 000 abonnés, 6 000 exemplaires étant vendus, en moyenne, dans les kiosques et librairies.

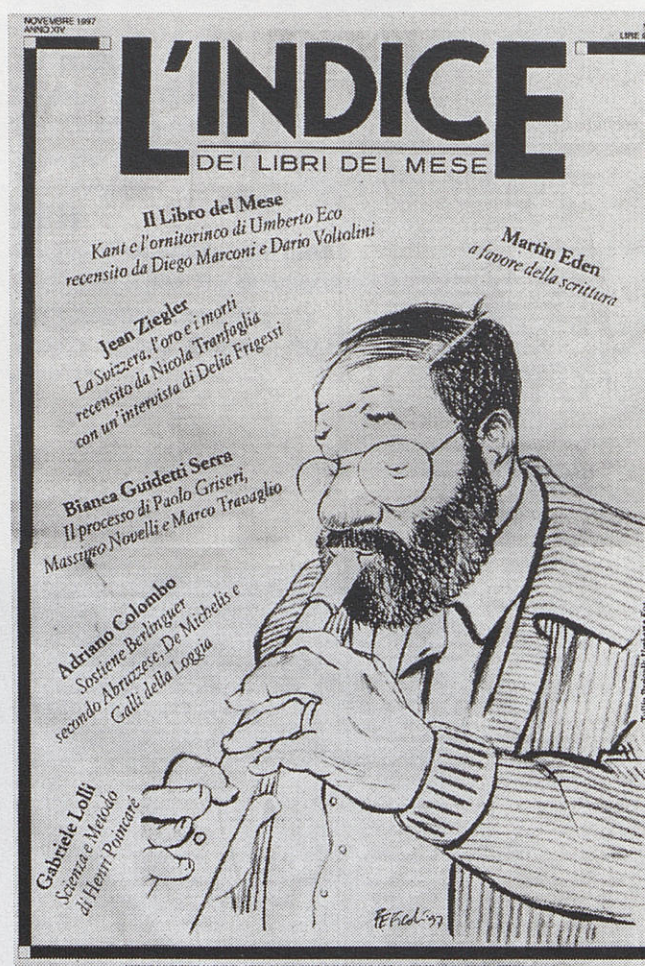
Les directeurs de *L'Indice* ont été Gian Giacomo Migone (de 1984 à 1990), Cesare Cases (de 1990 à 1994), puis Alberto Papuzzi qui dirige actuellement la revue avec le concours de Mariolina Bertini et Aldo Fasolo.

Seule à disposer en Italie, dans le domaine qui est le sien, d'une histoire aussi longue, la revue est publiée par une société fondée sur l'actionnariat étendu aux lecteurs (plus de mille d'entre eux se sont engagés de la sorte). Son comité de rédaction se réunit de façon mensuelle afin de choisir les ouvrages dont il sera rendu compte et de discuter de la ligne éditoriale.

On peut ainsi résumer les devoirs que la revue s'est fixés à l'égard de son public :

1. Une annonce, réduite à l'essentiel, des nouveautés dans les divers secteurs de la production éditoriale, afin que le lecteur ait d'abord le sentiment d'être *informé*.
2. Une sélection d'un certain nombre de « Livres du mois », c'est-à-dire des ouvrages qui méritent une attention particulière, du fait de leur valeur littéraire ou scientifique, ou en raison des perspectives inédites qu'ils ouvrent ou des cas significatifs qu'ils constituent.
3. Des comptes rendus ou des fiches traitant au total une centaine de titres par mois, les rédacteurs étant choisis, dans la mesure du possible, parmi des critiques ou des universitaires aux compétences très spécifiques.
4. Des interventions et débats autour de problèmes éditoriaux ou de questions relatives au monde du livre, aux modes culturelles, aux polémiques, aux événements, à travers des rubriques spécialisées comme « *La fabbrica del libro* », « *Martin Eden* », « *Babele* », etc.
5. Dans la section « *Strumenti* » (Instruments), des comptes rendus et informations concernant la production de manuels.
6. Dans la section « *Mondo* », des comptes rendus et informations concernant des livres étrangers d'un intérêt particulier pour les lecteurs italiens et la communauté scientifique.

7. Dans la section « *Effetto film* », des contributions sur les rapports entre cinéma et littérature.
8. Dans la section « *Mente locale* », des informations concernant des activités culturelles suscitées par des réalités locales.



La revue tend à mettre en valeur la signification qu'ont les livres au sein du contexte social, dans leur rapport non seulement au débat scientifique mais aussi aux événements politiques, économiques, sociaux et culturels en Italie.

— Alberto Papuzzi (*trad. B. S.*)

1. Littéralement, et non sans ironie : *L'Index des livres du mois*, mais *indice* signifie également « liste » et « table des matières ».

rencontre

16 h

Quimera

par Ana Nuño

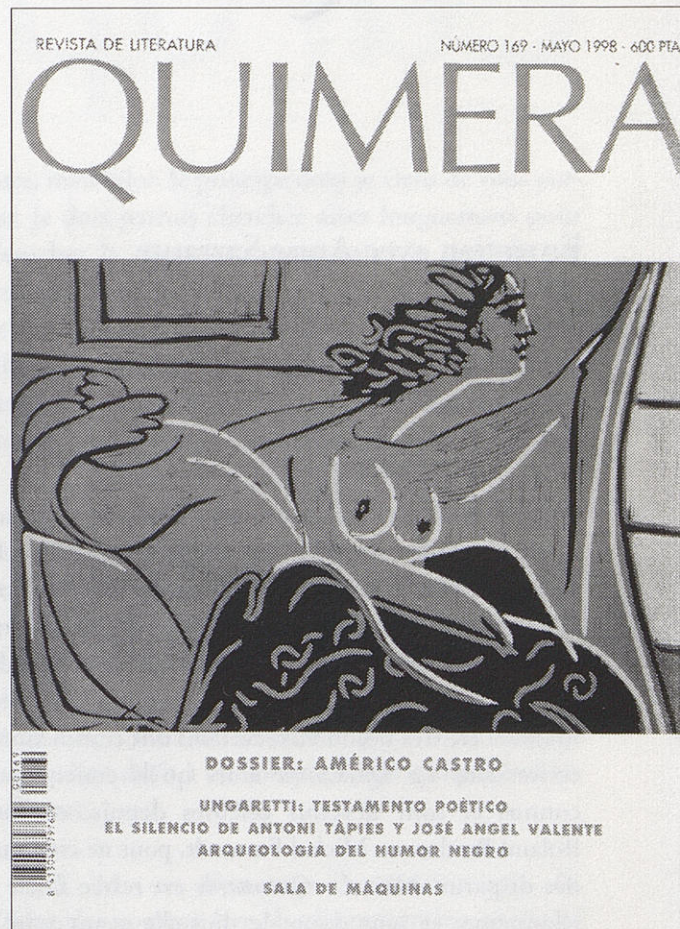
Quimera est née à Barcelone en 1980, au beau milieu des années dites de transition, qui menèrent l'Espagne du long tunnel de la dictature franquiste à la pleine assumption de la démocratie. Cette revue mensuelle, essentiellement mais pas exclusivement vouée à la littérature, a gardé de ses origines le goût de l'ouverture à des discours non institutionnels et aux manifestations les plus libres de la parole et de la pensée.

À la naissance de *Quimera* présidèrent des intellectuels reconnus pour leur esprit indépendant, souvent même frondeur, tels Juan Goytisolo, Susan Sontag, Carlos Fuentes, Julian Rios et Rafael Gutierrez Girardot. Depuis, ce goût pour les manifestations les plus libres de la création littéraire, hors des sentiers battus, ne s'est jamais démenti. Au point que la revue, qui s'est toujours refusée à accepter subventions ou aides pouvant porter atteinte à son autonomie, a failli plus d'une fois sombrer corps et biens.

Quimera fait donc figure de symbole. Elle doit se libérer pourtant du destin ambigu que lui offrent le succès d'estime et une réputation consolidée au fil des ans. Car le plus grave des dangers, le conformisme, guette toute publication qui s'en contenterait. Son fondateur, Miguel Riera, et son actuelle directrice, Ana Nuño, conscients de ce risque, ont tenu à relever des défis particulièrement ardu. Le plus pressant de ces défis est, actuellement, de donner à lire et à comprendre des voix autres que celles, dominantes, qui s'imposent dans un monde offrant l'image consensuelle de la globalisation.

Par ses dossiers, tous les mois, la revue ouvre une fenêtre sur des littératures peu ou mal connues, qu'elles viennent de l'Afrique anglophone, francophone ou lusophone, des rues de Caracas, de l'Albanie

toute proche et pourtant si lointaine, ou encore, en Espagne même, de la Galice ou des îles Canaries. Consciente aussi de son rôle de lieu de rencontre et de dialogue entre l'Espagne et l'Amérique latine, *Quimera* multiplie les interventions des écrivains nés de l'autre côté de l'Atlantique, aujourd'hui moins connus ou reconnus en Europe que du temps du boom des Garcia Marquez, Vargas Llosa et Fuentes. *Quimera* offre, enfin, tous les mois un regard sur l'actualité littéraire qui se veut franchement critique, à l'abri des pressions et complaisances du milieu éditorial.



rencontre

16 h

Une *Quinzaine* de spécialistes

Entretien avec Anne Sarraute

J.-Y.M. — Anne Sarraute, vous travaillez depuis longtemps aux côtés de Maurice Nadeau à l'élaboration de *La Quinzaine littéraire*.

Quel regard jetez-vous sur son évolution ?

A. S. — Oui, j'assiste Maurice Nadeau pratiquement depuis le début. Le premier numéro a paru le 15 mars 1966, et j'étais présente dès le numéro 2 ou le numéro 3. Il ne me semble pas qu'il y ait eu une « évolution » que l'on puisse caractériser, en dehors du fait que les collaborateurs se sont renouvelés. Ils ont toujours été très nombreux, certains ont commencé à écrire dans *La Quinzaine* alors qu'ils étaient peu connus et sont devenus célèbres depuis, comme Roland Barthes ou Michel Foucault, pour ne citer que des disparus. Mais *La Quinzaine* est restée fidèle à elle-même, et sans doute le doit-elle avant tout à Maurice Nadeau, à l'équilibre qu'il a su maintenir entre la liberté d'expression garantie à tous ceux qui écrivent pour le journal, et la nécessaire vigilance d'un éditeur responsable.

J.-Y. M. — Comment définiriez-vous la spécificité de *La Quinzaine* par rapport aux autres publications littéraires françaises ?

A. S. — La grande différence entre *La Quinzaine* et les autres magazines tient au fait que ceux-ci sont pour l'essentiel réalisés par des journalistes, alors que l'idée de Maurice Nadeau et de François Erwald, dès le début, a été de faire appel, pour chaque sujet traité, à des spécialistes (qui, il faut le dire aussi, sont aussi des bénévoles sans la générosité desquels le journal ne pourrait pas fonctionner), sur le modèle de la *New York Review of Books*, elle aussi bimensuelle. Chez

nous, l'auteur d'un compte rendu connaît à fond le domaine dont relève le livre qu'il chronique ; s'il s'agit d'un ouvrage traduit, bien souvent il l'a déjà lu dans la langue originale et peut non seulement situer l'auteur, mais juger de la qualité de la traduction. C'est une pratique qui demeure exceptionnelle, même dans les suppléments littéraires des grands quotidiens. C'est sans doute pour cette raison que *la Quinzaine* est très lue à l'étranger, ce qui constitue aussi, je pense, une satisfaction pour nos collaborateurs. Il faut savoir qu'un bon tiers de nos abonnements est hors de France.

J.-Y. M. — Comment se passe, au quotidien, la vie d'une telle publication ? Il s'agit d'une lourde tâche...

A. S. — *La Quinzaine* ne pourrait pas vivre sans son comité, qui examine les livres reçus et décide, en accord avec Maurice Nadeau, de ceux dont il sera rendu compte. J'établis la bibliographie des nouveautés qui est publiée à la fin de chaque numéro, dont la particularité est d'accompagner chaque référence d'un très bref commentaire qui, bien entendu, ne préjuge en rien de ce qui pourra être dit du livre. Il y a deux comités qui se réunissent tous les quinze jours, ce qui en fait un chaque semaine : un comité littéraire et un comité pour les sciences humaines. Nous recevons beaucoup de livres, bien entendu, mais il peut arriver qu'un collaborateur nous en signale un que nous n'avons pas reçu et que je doive le demander à l'éditeur. Ensuite, il faut trouver les collaborateurs. Il y a ceux qui rendent compte très régulièrement des parutions pour un domaine linguistique précis, pour une période donnée de l'histoire de telle ou telle litté-



ture, mais selon le principe dont je viens de vous parler, je dois parfois chercher assez longtemps pour dénicher la personne compétente! Je procède par recoupements, en téléphonant aux uns et aux autres. Je me souviens d'un ouvrage sur la gastronomie à Florence au XII^e ou au XIII^e siècle pour lequel j'avais fini par trouver un chroniqueur compétent, et ils ne sont sûrement pas nombreux...

J.-Y. M. — Ce qui veut dire que *la Quinzaine* compte de très nombreux collaborateurs?

A. S. — Bien sûr. Je crois que je peux évaluer à 1 200 ou 1 300 les noms qui figurent sur mon carnet d'adresse. Évidemment, il y a parmi eux des gens qui n'ont travaillé pour nous qu'une ou deux fois. Mais nous essayons de faire en sorte que chaque ouvrage critiqué ait droit à un compte rendu qui puisse faire référence.

J.-Y. M. — Avez-vous l'impression que *La Quinzaine* pourrait être plus largement lue qu'elle ne l'est?

A. S. — Elle le devrait, peut-être, mais il faudrait pour cela plus de moyens financiers que nous n'en avons, et le plus important est sûrement de demeurer une publication libre de toutes les pressions, offrant une véritable indépendance. *La Quinzaine* doit tout à la fidélité de ses collaborateurs et de ses abonnés. C'est d'abord une aventure humaine qui repose sur la certitude que les bons livres sont rares et que la tâche qui consiste à les repérer, à les discuter, à débattre de leur valeur, se situe nécessairement en marge des soucis de rentabilité.

Propos recueillis par Jean-Yves Masson.

entretien

Europe, une mouvante rosace

À l'occasion du soixante-quinzième anniversaire d'Europe, nous avons rencontré Jean-Baptiste Para, qui en est depuis quelques années le rédacteur en chef adjoint.

Bernard Simeone. — Depuis sa fondation en 1923, Europe est une revue à la fois profondément présente dans le paysage littéraire et intellectuel, et perpétuellement à redécouvrir, tant sa constance et sa rigueur la situent loin des engouements et des phénomènes de groupes. Pourriez-vous d'abord retracer son histoire, les phases majeures de son évolution, et peut-être aussi réagir à cette définition quelque peu succincte donnée par Le Nouveau Dictionnaire des œuvres Laffont-Bompiani : « Europe a conservé, depuis la guerre, une ligne de conduite qui la fait progresser dans le même sens que les forces de la gauche intellectuelle » ?

Jean-Baptiste Para. — Pour tenter de répondre à votre question qui couvre soixante-quinze ans d'histoire, je me reporterai d'abord à un texte de René Arcos, « Patrie européenne », publié dans le premier numéro d'Europe en février 1923. On y découvre les motivations et l'état d'esprit des fondateurs d'une revue qui s'ouvrit d'emblée aux collaborations d'écrivains du monde entier. On était au lendemain de la Première Guerre mondiale et la distance qui nous sépare de ces années n'affaiblit pas la résonance des propos de René Arcos : « Nous disons aujourd'hui Europe parce que notre vaste presqu'île, entre l'Orient et le Nouveau Monde, est le carrefour où se rejoignent les civilisations. Mais c'est à tous les peuples que nous nous adressons. Ce sont les voix autorisées du plus grand nombre de pays que nous entendons faire témoigner ici, non pour les opposer puérilement les unes aux autres, non pour dresser des collections d'opinions, mais dans l'espoir d'aider à dissiper les tragiques malentendus qui divisent actuellement les

Entretien avec Jean-Baptiste Para

hommes. [...] Nous voulons annexer dans notre affection tous les territoires. Le monde n'est pas trop grand pour nous. [...] L'union qui nous est proposée par les classes dirigeantes ne l'est que pour réaliser de bas désirs de domination qui nous vaudront fatalement de nouveaux et terribles chocs. [...] Les années qui vont venir décideront du sort de l'Europe, auquel est lié celui de toute la race humaine. [...] Il ne peut pas y avoir de victoire remportée par l'homme contre l'homme. Et les seules conquêtes durables sont celles qui intéressent l'universalité des êtres. »

On se demandera : mais qui était René Arcos ? D'une rive du siècle à l'autre, le souvenir s'en est effacé. En août 1915, correspondant du *Chicago Daily News*, il rencontre en Suisse Romain Rolland avec lequel il entretiendra par la suite une correspondance nourrie tout en devenant l'un de ses éditeurs. En 1921, il publie son roman *Caserne* aux éditions Rieder et c'est chez ce même éditeur qu'*Europe* verra le jour en 1923. Arcos en sera le rédacteur en chef jusqu'en 1929, date à laquelle Jean Guéhenno lui succédera.

Dans le premier comité de rédaction, on trouve les noms de Georges Duhamel, Charles Vildrac, Luc Durtain, Jean-Richard Bloch et Léon Bazalgette, le traducteur de Walt Whitman. Plusieurs écrivains de la première équipe d'*Europe* avaient appartenu au groupe de l'Abbaye. Pendant la guerre de 14-18, refusant de céder aux sirènes du bellicisme chauvin, ils avaient reconnu en Romain Rolland le symbole du pacifisme et de l'indépendance d'esprit. Romain Rolland ne fut pas le fondateur d'*Europe* au sens matériel et concret, mais il assura incontestablement son patronage intellectuel. Réagissant aux nationalismes étriqués qui prospéraient au lendemain de la Grande Guerre, au moment où l'on déployait aussi un « cordon sanitaire » autour de la jeune Union soviétique, les fondateurs de la revue entendaient faire connaître l'activité intellectuelle et artistique des pays d'Europe et du monde. Les écrivains publiés au cours de l'année 1923 témoignent bien d'un souci d'ouverture qui, à travers les aléas de l'histoire, devait s'affirmer comme une constante de la revue : Charles Vildrac, Ivan Bounine, Élie Faure, Maxime Gorki, Ramón Gomez de la Serna, Rabindranath Tagore, Panait Istrati, Knut Hamsun, Jules Supervielle, Max Jacob, Virginia Woolf... On remarque aussi diverses chroniques d'actualité, dont un feuilleton de Romain Rolland sur Gandhi.

En 1936, Jean Cassou succède à Jean Guéhenno à la tête de la revue. Les historiens ont coutume de périodiser en deux parties l'itinéraire d'*Europe* dans l'entre-deux-guerres : la première étape est placée sous le signe du « rollandisme bien tempéré » (1923-1935), la seconde étant logée à l'enseigne de « l'antifascisme des compagnons de route » (1936-1939). La montée des fascismes, la guerre d'Espagne et le danger tôt pressenti d'un nouveau conflit sont autant d'éléments qui infléchissent le pacifisme intégral des débuts. L'anticolonialisme reste une constante. Enfin, *Europe* sera anti-munichoise. Dans les années trente, les écrivains de gauche, communistes ou non, sont très présents dans la revue : Aragon, Éluard, Soupault, Tzara, Jean-Richard Bloch, Paul Nizan... Ainsi des poètes qui avaient compté parmi les protagonistes des mouvements dada et surréaliste se retrouvaient-ils au sein d'*Europe*. Écoutons le témoignage de Philippe Soupault, dans ses *Mémoires de l'oubli 1927-1933* : « Je m'étais éloigné définitivement des réunions de la rue Fontaine où habitait Breton pour me rapprocher des camarades de la revue *Europe*. Il m'était difficile de ne pas m'inquiéter de ce que je commençais à prévoir, la montée du fascisme. L'équipe d'*Europe*, que Romain Rolland conseillait et mettait en garde, était plus vigilante que les amis surréalistes et les « dilettantes » de la *Nouvelle Revue française*... »

Europe, il faut le signaler, fut l'un des centres intellectuels qui assura le meilleur accueil aux exilés allemands dont Goebbels assurait qu'ils étaient des « morts en sursis ». Heinrich et Thomas Mann, Alfred Kantorowicz, Joseph Roth, Anna Seghers, Walter Benjamin et Bertolt Brecht publièrent dans la revue. De même, en 1934, *Europe* fit connaître en feuilleton *Fontamara* d'Ignazio Silone, qui ne pouvait paraître

dans l'Italie mussolinienne. Si ces faits méritent d'être rappelés, je n'en crois pas moins que l'on imposerait une vision réductrice de la revue en observant son histoire à travers un prisme strictement politique ou idéologique. Dans l'entre-deux-guerres, on trouve dans *Europe* des signatures aussi diverses que celles de Jean Giono, Jacques Audiberti, Henri de Montherlant, Pierre Jean Jouve, Henri Calet, René Daumal, Henri Michaux, Armand Robin, Emmanuel Berl, Louis Guilloux, Pierre Drieu La Rochelle, Roger Caillois, Marguerite Yourcenar, Benjamin Fondane... Il s'agit non pas d'un éclectisme hasardeux mais, comme l'a écrit Michel Collot, d'« un esprit d'ouverture et d'indépendance à l'égard des modes littéraires successives ».

La revue, créée chez l'éditeur Rieder, fut absorbée, avec lui, par les Presses Universitaires de France en 1932. Au début de l'année 1939, Aragon la transféra chez Denoël. En septembre de la même année, c'est-à-dire au lendemain du pacte germano-soviétique, l'équipe dirigeante décida de saborder la revue qui ne reparut qu'en janvier 1946, toujours à l'initiative d'Aragon. Ce fut alors la période la plus terne, je dirais même la plus lugubre de son histoire. Dans le contexte de la guerre froide et du stalinisme, la crise couve au sein de la rédaction. En 1950, au nom des principes fondateurs et de l'indépendance de l'esprit, cinq membres du comité de rédaction annoncent leur départ : il y a parmi eux Vercors, Jean Cassou et René Arcos. Cette troisième période dans l'histoire d'*Europe* est un temps de glaciation où des intelligences s'égarèrent. Elles avaient pourtant maintenu vivants les feux du courage et de l'honneur pendant la Résistance. À la même époque, la belle découverte de Kateb Yacine, les signatures de Jean Tortel, Pierre Morhange, Roland Barthes ou Vladimir Jankélévitch scintillent comme des étoiles étranges dans des sommaires qui sont souvent de tristes firmaments. L'histoire ultérieure d'*Europe* – la quatrième période – sera celle d'une progressive reconquête et refondation de son identité, jusqu'à ce visage qu'on lui connaît aujourd'hui, celui d'une revue pour qui *le monde existe*, mais qui entend pouvoir dire, comme Walt Whitman cité par ses fondateurs en 1923 : « À partir de cette heure je m'ordonne affranchi des limites et lignes imaginaires... »

— Depuis les années cinquante, la formule du numéro thématique est spontanément associée à l'image d'*Europe* : quelle fut la motivation de ce choix, s'est-il maintenu sur presque un demi-siècle sans tentation de l'infléchir, et que signifie, dans le contexte actuel des revues, cette fidélité à un thème mensuel, cette façon de faire dialoguer les voix les plus diverses autour d'un auteur, d'une littérature étrangère ou d'un mouvement littéraire ?

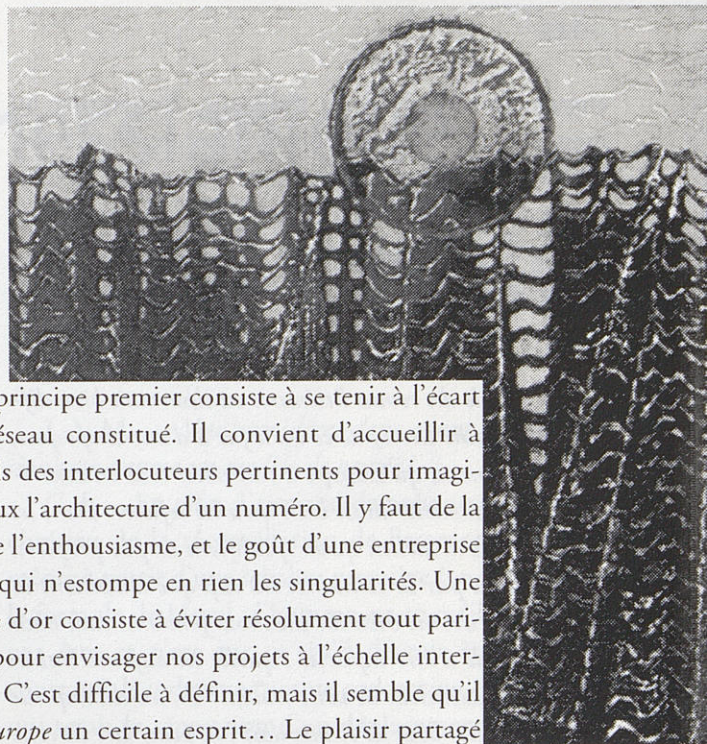
— Dans la période de l'entre-deux-guerres, les numéros thématiques étaient exceptionnels : les uns abordaient des problèmes de civilisation, comme les quatre numéros successifs lancés par Jean Cassou en 1938, « L'homme, la technique et la nature », vaste champ de réflexion où intervinrent Le Corbusier, Darius Milhaud et Fernand Léger. Quelques numéros monographiques furent également publiés, consacrés notamment à Gobineau (1923), Léon Tolstoï (1928), Goethe (1932) et Victor Hugo (1935). Lors d'un récent colloque à la Sorbonne, Nicole Racine a éclairé la signification profonde de ces entreprises, montrant par exemple comment, lors de la montée du nazisme, le numéro *Goethe* était en fait un hommage à l'« autre Allemagne », c'est-à-dire à la tradition de l'humanisme allemand.

Au sortir des années cinquante, la publication régulière de numéros thématiques eut une incidence majeure : en s'ancrant pleinement dans le champ littéraire, la revue allait pouvoir s'affranchir de la pesante tutelle idéologique de l'immédiat après-guerre. En outre, elle allait donner un nouvel essor à sa vocation

première de large ouverture au monde : les dossiers concernaient non seulement des écrivains, mais des domaines dans lesquels *Europe* a joué un rôle pionnier, qu'il s'agisse de ce qu'on appelait alors la paralittérature (science-fiction, roman policier, etc.) ou des littératures étrangères : de la Colombie à l'Islande, du Japon à l'Afrique du Sud, des États-Unis à l'Égypte, du Nigéria aux Pays baltes, du Brésil à la Hongrie, il n'est guère de contrée qui n'ait fait l'objet d'un numéro d'*Europe*. Au fil des années, trois dossiers ont été consacrés à la littérature catalane, deux à la Finlande et au Québec, etc. À l'automne 1998 paraîtra un ensemble de grande qualité sur les écrivains israéliens de la nouvelle génération : une vingtaine de romanciers et de poètes qui, pour la plupart, n'ont encore jamais été traduits en français.

Si nous sommes fidèles au principe du numéro thématique, c'est qu'il permet une réflexion véritablement plurielle et féconde sur un auteur ou un sujet donné. D'un numéro à l'autre, nous pouvons passer d'un auteur contemporain (Aimé Césaire, Bernard-Marie Koltès...) à un classique des siècles passés (Virgile, Leopardi, Mallarmé...) Si nous faisons place à la fois à la réflexion critique sur les œuvres constituées et à la découverte des œuvres en devenir (à travers des textes de création, des chroniques, des comptes rendus ou des entretiens) c'est que nous sommes persuadés, pour le dire avec Dominique Fourcade, dans un entretien publié par *Europe* en avril 1991, que « seul l'art du présent donne son sens à l'art du passé ».

— *Compte tenu de la périodicité mensuelle d'Europe, assez implacable, et de son nombre élevé de pages (entre 250 et 300), on reste admiratif devant la qualité des sommaires et des contributions, et surtout curieux de savoir – alors même que le fonctionnement de la revue repose sur le travail d'un très petit nombre de personnes – comment lesdits sommaires sont établis, comment s'est tissée cette vaste toile qui permet de réunir, en un temps qu'on suppose relativement réduit, un nombre élevé de collaborateurs à ce point pertinents ? En résumé, sur quel type de relations intellectuelles et humaines est fondé le « réseau » d'Europe ?*



— Le principe premier consiste à se tenir à l'écart de tout réseau constitué. Il convient d'accueillir à chaque fois des interlocuteurs pertinents pour imaginer avec eux l'architecture d'un numéro. Il y faut de la rigueur, de l'enthousiasme, et le goût d'une entreprise collective qui n'estompe en rien les singularités. Une autre règle d'or consiste à éviter résolument tout parisianisme pour envisager nos projets à l'échelle internationale. C'est difficile à définir, mais il semble qu'il règne à *Europe* un certain esprit... Le plaisir partagé dans l'élaboration et la conduite d'un projet provoque souvent la récurrence. Avec Régis Boyer, nous avons déjà constitué plusieurs dossiers sur les littératures scandinaves. Marc Chénétier, André Bleikasten et Michel Gresset nous ont à diverses reprises apporté leur concours pour mettre le cap sur la littérature des États-Unis, tandis que Pierre Rivas est un amical intercesseur en direction des littératures du Brésil et du Portugal. Le comité, qui se réunit trois ou quatre fois l'an, est un vivier de compétences. Quant à la rédaction – très réduite, vous l'avez deviné –, elle pourrait, selon le principe taoïste, se comparer au vide du moyeu qui fait tourner la roue. Mais ses journées sont bien remplies...

— *Avez-vous une idée assez précise quant à l'identité de vos lecteurs, et à son évolution au fil des années ?*

— Le lectorat d'*Europe* est assez diversifié, du point de vue de l'âge, du niveau d'études, du milieu social et de la répartition géographique. Un tiers des abonnements part à destination de l'étranger, principalement aux États-Unis, au Japon et au Canada. Au total, nous avons des lecteurs dans une soixantaine de pays. En France, une part importante du lectorat est constituée par les enseignants et les étudiants mais, des ouvriers aux professions libérales, un large spectre social est représenté. Certains de nos lecteurs se sont frayé un chemin vers la littérature et la poésie non par le biais de l'école et de l'université, mais à travers leur

engagement syndical ou politique. L'ouverture au monde que cet engagement supposait, je l'ai vue parfois déjouer certaines fatalités sociales. Je me souviens de cet ouvrier de La Ciotat qui nous avait écrit une lettre admirable à propos de Pierre Reverdy. Des rencontres de ce type sont aujourd'hui de plus en plus rares.

— *Le rôle des revues littéraires est désormais bien différent (c'est une litote) de ce qu'il fut à d'autres époques, celles, justement, qu'Europe a traversées tout en contribuant à les modeler aussi bien qu'à les refléter. Dans les circonstances actuelles, qu'on qualifiera de peu propices, on est frappé par la constance du cap que maintient la revue. On y devine bien sûr un choix fondamental, mais qui demande à être explicité : quelle est aujourd'hui la motivation essentielle de votre travail? Et, au-delà, quelle idée vous faites-vous de ce que doit (ou peut) être en cette fin de siècle une revue littéraire?*

— Hugo von Hofmannsthal écrivait, dans *Le Poète et l'époque présente* : « Ce temps est plein, jusqu'à en être malade, de possibilités irréalisées, tout en étant bourré de choses qui semblent exister seulement pour la vie qu'elles recèlent et qui, pourtant, ne portent pas de vie en elles. Il est plein de choses qui semblent vivantes et qui sont mortes et plein de celles qui paraissent mortes et qui sont extrêmement vivantes. » Dans le filigrane de ces propos, je crois sincèrement reconnaître ce qui est au cœur de ma propre motivation. L'esprit d'ouverture se double d'un esprit de discrimination, dans le sens indiqué par Hofmannsthal, et tous deux exigent une même qualité d'attention.

J'ajouterai que dans la dimension plus quotidienne du travail, œuvrer au sein d'une revue a tout son prix dans cette mouvante rosace que forme l'équipe. La revue me semble par excellence le lieu où l'on peut inviter à s'épanouir fréquences et longueurs d'ondes sans effet de brouillage. Les revues seraient-elles l'un des derniers sites où l'on résistera à la monomaniaque uniformité du ton? Je garde confiance en une communauté humaine capable d'exercer « une pression aussi dure que celle qui nous est infligée par l'époque » (Flannery O'Connor). C'est aux visages, connus ou inconnus, des lecteurs et collaborateurs que je pense quand l'esprit vagabonde entre le projet d'un futur numéro, le courrier à rédiger et une correction d'épreuves, et je voudrais que l'on apportât autant de soin et de sens à la confection d'une revue qu'un maître japonais à ses compositions florales. C'est l'instant assidu où le rédacteur rêve d'*ikebana*...

rencontre

22 h

L'énonciation messianique de la vérité

Trois questions à Christian Jambet en
prélude à sa conférence



J.-Y. M. — *Vous êtes intervenu en tant que philosophe lors des précédents Banquets du Livre, et vous abordez cette année un thème qui touche à la thématique religieuse, « L'énonciation messianique de la vérité ». Pouvez-vous préciser l'esprit dans lequel vous avez été amené à traiter ce thème ?*

C. J. — Le messianisme est un thème commun aux trois religions du livre, mais c'est en tant que philosophe que je l'aborde, sous l'angle de la philosophie de l'histoire. J'essaierai de montrer comment l'écriture de l'histoire telle qu'elle est pratiquée par les historiens positifs suppose une conception qui fait du passé la pure ombre du présent, alors que la perspective messianique met l'accent sur le devenir, en nous proposant, non de purs passés, mais des présents orientés vers l'avenir.

J.-Y. M. — *Vous considérez donc avant tout le messianisme comme un modèle de pensée ?*

C. J. — En effet. J'essaierai de présenter le schème chrétien de la réconciliation de l'essence avec elle-même à partir d'une scission première (ce que résume la formule de Hegel : l'homme est ce qu'il ne devrait pas être et n'est pas ce qu'il devrait être) et, par contraste, le judaïsme comme conception d'un Messie qui serait la réparation d'un déplacement intervenu dans la création. Pour le judaïsme, le Messie remet les choses en place par l'application intégrale de la Loi. Un troisième schéma est celui du Messie ismaélien : le chiïsme considère que le signe de l'avènement du Messie sera l'abolition de toutes les lois antérieures. La question qui se pose alors est la suivante : après le Christ, dont l'apparition a fait événement, est-il possible d'envisager un événement messianique qui s'inscrive dans l'histoire autrement que comme répétition cyclique, donc en quelque façon dans son propre anéantissement ?

J.-Y. M. — *Ce que vous proposez à la méditation de vos auditeurs relève donc d'une philosophie de l'histoire ?*

C. J. — Les messianismes tendent tous à accélérer l'histoire, c'est une évidence. Mais le Messie est peut-être celui qui *ne vient pas* et qui ne cesse de creuser la profondeur historique. Je propose de penser que la philosophie de l'histoire qui sous-tend le messianisme doit l'emporter, pour une pensée de l'histoire, sur l'écriture positive de celle-ci, aujourd'hui toute-puissante et que l'on nous présente depuis trop longtemps comme seule possible. La philosophie de l'histoire tant décriée a le mérite de transformer tout événement humain en le considérant du point de vue de l'avenir dont il est porteur, de le déchiffrer comme riche d'engendrement, et non comme la conséquence d'un passé qui le détermine positivement.

Propos recueillis par Jean-Yves Masson

Petit cloître, 22 heures, entrée 30 F

rencontre

18 h

Tout dire, est-ce toujours dire ?

« Je reviendrais volontiers de l'autre monde pour démentir celui qui me formerait autre que je n'étais, fût-ce pour m'honorer. » En plaçant cette phrase de Montaigne (Essais III, ix) en exergue de son dernier ouvrage paru, une biographie d'André Gide (Seuil, 1997), Pierre Lepape se place lui-même au cœur de cette question de la vérité (auto) biographique dont il débattrait cet après-midi au Banquet.

La critique littéraire française est devenue une officine de calculs. Sur son trottoir, on doit prendre garde à chaque instant de ne pas se faire renverser par un ascenseur. Mais il reste encore çà et là quelques signatures que l'on guette, comme celle de Pierre Lepape, feuilletoniste au *Monde*. Sa méthode – restituer à l'œuvre un temps et un territoire, puis lire en conscience – tranche avec la petite monnaie qui tinte habituellement sur le comptoir des journaux.

Cette rigueur, Pierre Lepape l'applique aussi à ses travaux d'auteur : *Romanciers du XX^e siècle*, en collaboration avec Michèle Gazier, *Romanciers du XIX^e siècle*, *Voltaire le conquérant*, *Naissance des intellectuels au siècle des Lumières*, jusqu'à ce Gide paru au Seuil l'an dernier. Gide, justement, dont « l'œuvre entière est un autoportrait, sans cesse remanié, retouché, replacé sous des lumières nouvelles », et qui, si l'on en croit Pierre Lepape, tint sur lui-même et jusqu'au bout l'exigence de la vérité.

Un seul exemple, dans son *Journal*, au 17 juin 1940 : « L'allocution de Pétain est tout simplement admirable [...]. On ne peut mieux dire, et ces paroles nous consolent de tous les *flatus vocis* de la radio. » Trois jours plus tard, le ton change, et c'est De Gaulle qui a raison. Trois jours. Pas un de plus. Et pour toujours, Gide sera du côté de la Résistance. Alors, pour quelle autre raison que cette recherche de vérité, livrer à la relecture ce trébuchement de quelques lignes que personne ne sut ? Parce que, dit Pierre Lepape, le



Photo Sophie Bassouls

Pierre Lepape et Voltaire, le biographe et son sujet.

Journal est pour lui « un exercice éthique, un exercice spirituel. » Dès lors, « c'est bien le quotidien lui-même qui est traqué, dans son essence, dans son dénuement, dans sa pauvreté et dans la massivité de son silence (le Roquentin de *La Nausée*, tout comme le Meursault de *L'Étranger*, sont des enfants du *Journal* de Gide) ».

Que peut-on, que veut-on dire de soi lorsqu'on s'abandonne à l'exercice du journal? Que peut-on, que doit-on dire d'un autre lorsqu'on fait œuvre de biographe? Ce sont ces questions, au cœur de celles que la littérature rencontre sur les chemins de la vérité, dont Pierre Lepape débattrait aujourd'hui.

— J-M. M.

Petit cloître, 18 heures, entrée libre

cycle vidéo écrivains

15 h

Pasolini (1922-1975) de Alain Bergala et Hervé Joubert Laurencin

Dans le petit cimetière de Casarsa, à l'abri des cyprès, la caméra découvre les tombes des Pasolini. D'un côté, celles du père et du frère cadet, Guido, héros de la résistance mort en 1944. De l'autre côté de l'entrée, les tombes jumelles de Susanna Colussi et de son fils aîné, Pier Paolo Pasolini, poète, romancier et homme de cinéma marqué par les scandales et la mort, assassiné à l'âge de cinquante-trois ans par un jeune garçon en tous points semblable à ses héros.

Ce paisible cimetière introduit la première tête de chapitre d'un film construit comme un roman : où Pasolini invente à l'âge de trois ans le mot *Tetaveleta* pour définir son désir, et comment il naquit à Bologne, le jour de la première de *Nosferatu*, en mars 1922, d'un père officier de carrière et d'une mère frioulaise passionnément aimée. Le Frioul, point d'ancrage de l'enfance et des années de guerre, est la terre de ses plus purs poèmes, *Poésie à Casarsa*, *Cristallin et Élégiacque*, rédigés en frioulan. En 1947, devenu journaliste, il adhère au Parti communiste et avoue son homosexualité. Un scandale lui vaut d'être exclu du Parti, et le pousse à fuir vers Rome avec sa mère. *Ragazzi di vita*, imprégné du sel des banlieues extrêmes que l'on retrouve dans *Vie violente* et dans la plupart de ses films, introduit dans la littérature italienne la crudité et la vigueur de l'argot. « Tout ce qui n'est pas dans la grâce du bien et du mal est contre elle », répondra-t-il aux critiques. Reconnu avec *Les Cendres de Gramsci*, il quitte la littérature à l'âge de quarante ans et se consacre au cinéma. Son compagnon Nineto, un jeune ouvrier dont il a fait le héros de ses films, l'amitié d'Alberto Moravia, d'Elsa Morante et de Maria Callas viennent éclairer les dernières années d'une vie de plus en plus sombre. Son retour à la littérature avec *Théorème*, *Ce que je sais*, *Nouvelle Jeunesse*, s'achèvera brutalement, la nuit du 2 novembre 1975.

— Florence Jammot

cycle vidéo documentaires

16 h

Vie et mort des langues 2. L'akkadien et le yiddish de Paule Zajdermann

Jean Bottero s'est intéressé à la langue akkadienne avant tout pour répondre à une question : qu'y avait-il avant la Bible, qu'y avait-il avant les Grecs ? Le défi n'était pas mince. La civilisation sumérienne, celle-là même qui a inventé l'écriture, a sombré dans l'oubli pendant deux millénaires, et fut redécouverte il y a un siècle à peine. L'aventure de son déchiffrement est aussi passionnante qu'est fascinante la résurgence d'une culture oubliée soudain accessible grâce à la découverte de dizaines de milliers de tablettes d'argile. Des savoirs venus du troisième millénaire avant notre ère, de la comptabilité à la littérature épique en passant par l'astronomie répondent à la question de Jean Bottero : avant les Grecs et avant la Bible, il y avait des savoirs, des croyances et des mythes auxquels la connaissance de la langue akkadienne nous permet enfin d'accéder.

Le yiddish, lui, a sombré avec l'anéantissement des juifs d'Europe dont il était devenu la langue majoritaire. Né au XI^e siècle en Rhénanie, nourri d'éléments germaniques et romans parsemés d'emprunts à l'hébreu, il était parlé, à la fin du XIX^e siècle, par onze millions de personnes. En se déplaçant vers l'ère slave, au XV^e siècle, il a gagné son indépendance. Le yiddish a donné à l'Europe une littérature foisonnante qui emprunte à la fois à un fonds commun européen et aux traditions juives. Au XIX^e siècle, la presse yiddish publie les meilleurs écrivains, se fait l'écho des courants modernistes et conservateurs, accueille les débats idéologiques. Et puis vint le génocide, l'anéantissement des juifs d'Europe qui ont emporté leur langue avec eux. Certes il y a des survivants, des tentatives de réappropriation mais pour Rachel Ertel, qui retrace pour nous ce parcours et la tragédie qui y a mis fin, le yiddish est désormais une langue morte. Alors Rachel Ertel a pris le parti de la traduction, de la translation, de la transmission dans la distance féconde et la nostalgie revivifiante.

D.B.

cycle vidéo documentaires

17 h

cinéma aux étoiles

21 h 30

Close up, long shot de Moslem Mansou et Mahmoud Chokrollahi

Fou de cinéma mais très pauvre, Sabzian est ce personnage qui dans *Close up*, un film du réalisateur iranien Abbas Kiarostami, se fait passer pour le metteur en scène Makhmalbaf, auprès d'une riche famille qui lui offre de financer son prochain film. Arrêté pour escroquerie, Sabzian s'en sort dans le film comme Hossein, inspirateur et interprète du film, s'en est sorti dans la vie grâce à sa rencontre avec Abbas Kiarostami. Voulant comprendre les véritables motivations de Hossein, Moslem Mansou et Mahmoud Chokrollahi sont allés à sa rencontre et ont ajouté un prolongement à *Close up*.

« Un jour, raconte Hossein, mon père m'a pris par la main et m'a emmené au cinéma. Depuis, mon père m'a lâché la main, mais le cinéma ne m'a pas lâché. C'est une obsession. Quand je regarde un film, je disparaiss dedans en fondu, j'atteins les profondeurs de l'image. » À Ispahan, la ville de son enfance Hossein fait l'école buissonnière pour aller au cinéma. Aujourd'hui, l'adulte qu'il est devenu se sent toujours soumis à l'enfant qu'il était, mais son regard a changé : il ne conçoit plus le cinéma que comme un jeu de forme et de lumière. Et comme pour montrer qu'il en connaît aussi les règles, il interroge à son tour : « Quel Sabzian essayez-vous d'atteindre ? Celui que l'on voit en contre-plongée ou celui que l'on voit basculer et qui finit par tomber ? et il ajoute, Sohrab disait : "je connais un âne qui connaît le foin". Moi, je ne comprends peut-être pas le foin, mais je suis heureux ainsi parce que je vais vers lui... »

— F. J.

Van Gogh de Maurice Pialat

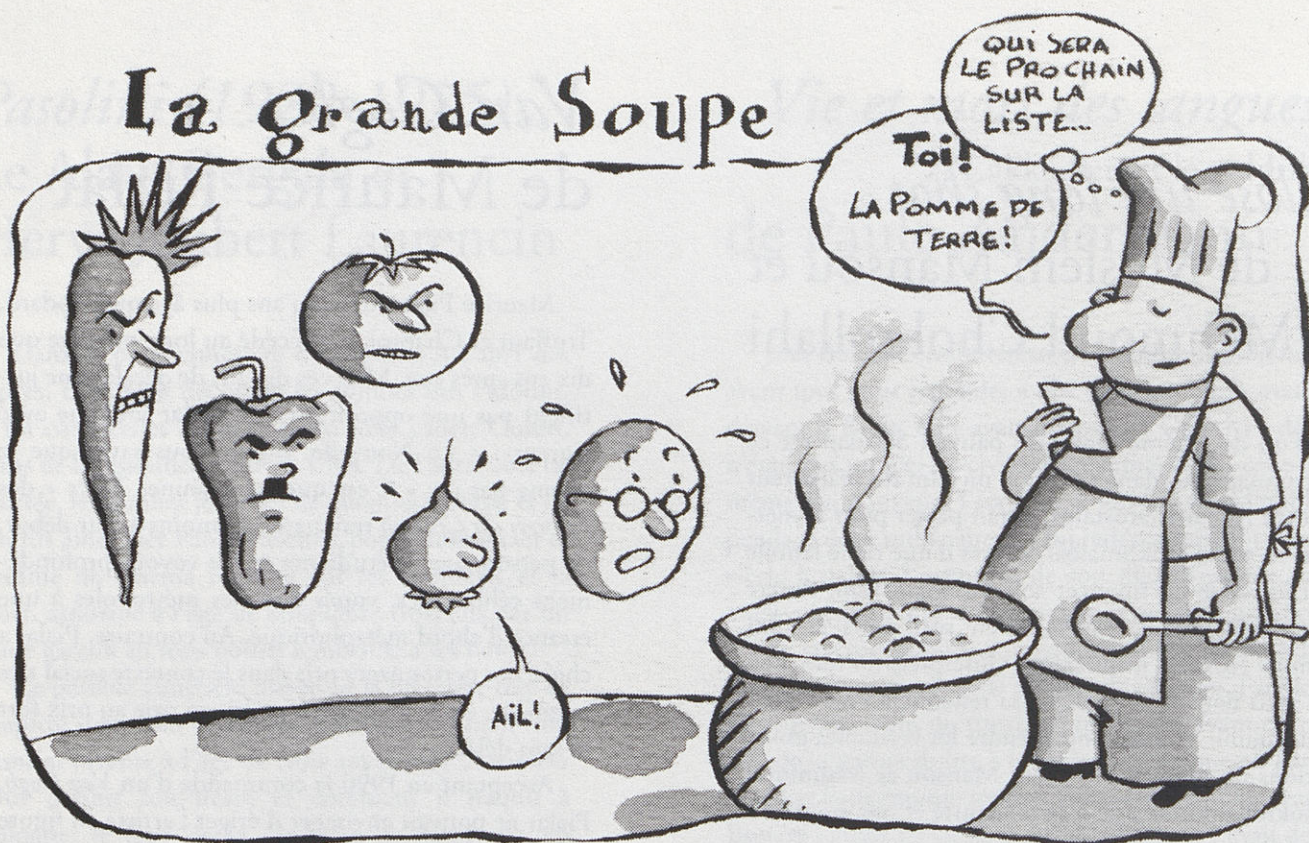
Maurice Pialat, de cinq ans plus âgé que Godard, Truffaut et Chabrol, n'a accédé au long métrage que dix ans après eux. Mais ces dix ans de décalage ne justifient pas une opposition que Pialat souligne avec aigreur : « La Nouvelle Vague, vous savez que je n'aime pas ça. » C'est que les « Jeunes Turcs » des *Cahiers du Cinéma* traitaient, au moins à leur début, de personnages d'étudiants ou de voyous profondément célibataires, voués dans les métropoles à une errance d'abord métaphorique. Au contraire, Pialat a choisi des personnages pris dans le contexte social très prégnant, où la moindre fantaisie se paie au prix fort et sans délai.

Acceptant en 1990 la commande d'un *Van Gogh*, Pialat ne pouvait envisager d'ériger l'artiste en figure singulière. Et, même en ne traitant que les trois derniers mois de la vie du peintre, à partir de son installation chez le docteur Gachet, le cinéaste s'emploie à dresser le tableau de tout un peuple de paysans, militaires, cuisinières, aubergistes, prostituées, maque-reaux, dont les activités intègrent Van Gogh dans un double cadre rural et parisien d'une manière qui rappelle le Renoir des années trente, référence que Pialat revendique hautement : « *La Partie de campagne*, je l'ai vu vingt fois, ce qui ne m'est arrivé avec aucun autre film. [...] Le seul point commun que nous avons, les *Cahiers* de la Nouvelle Vague et moi-même, c'est d'aimer Renoir. » Mais par ailleurs, Pialat se moque de l'authenticité archéologique. Il invente une histoire d'amour avec Marguerite, la fille du docteur Gachet ; il modifie la cause immédiate de suicide, en remplaçant l'annonce du départ de son frère Théo par un accès dépressif qui saisit le peintre au cours d'un joyeux retour en train avec Marguerite. À la tentation biographique, Pialat oppose aussi une dramaturgie soigneusement cassée : pas de séquences d'accomplissement, mais des actes dépourvus de finalité forte, des chansons, des discussions qui ne mènent qu'à des simulacres d'issues comme la séquence de la noyade ratée par exemple.

— Francis Desbarats

héliot

La grande Soupe



Le Bon Pain



Filiation en devenir



« Claude Simon, ce qu'on lui doit » : François Bon, Jean Rouaud et Jean-Paul Goux, loin de tout exercice de révérence, ont offert dimanche soir au petit cloître un moment d'intelligence et de grâce inquiètes, après une introduction par laquelle Dominique Viart mit en parallèle, chez Claude Simon, la rigueur de l'écriture en tant qu'éthique et l'articulation de deux énigmes majeures pour notre temps, celle du sujet et celle de la filiation.

Pour Jean Rouaud, il s'est agi de rompre avec un interdit : la trilogie pétainiste travail-famille-patrie avait en effet conduit les auteurs de l'après-guerre à jeter l'anathème sur tout récit où transparaîtraient des valeurs proches de ces trois termes, quand bien même ces valeurs auraient été reconduites à leur force initiale, hors perversion. Il fallait donc, pour la génération de Rouaud, s'affranchir du règne de la suspicion dans la manière de revisiter l'identité et le comportement des pères durant les années sombres du siècle. Le nom du père devait être dit loin de la condamnation univoque, dans l'exigence d'une écoute. La précision et l'exactitude dont est porteuse l'œuvre de Claude Simon furent un appui dans cette quête en forme d'affranchissement.

C'est le grand « illisible », celui qui rend sa valeur à une certaine « illisi-

bilité », que François Bon salue d'abord en Claude Simon, auteur d'un glissement, d'un déplacement du regard en train de s'accomplir. Nourrie de l'effondrement même du récit, une autre « histoire » s'éprouve dans la disparition des catégories (ce qui est réaliste, ce qui ne l'est pas). Pour Bon, l'œuvre de Claude Simon a représenté dans un premier temps la légitimation d'une phrase ouverte et qui se perd.

C'est en réfutant la hiérarchie entre prose et poésie dans leur rapport à la présence, à l'intensité, au réel, que Jean-Paul Goux a reconnu dans l'œuvre de Claude Simon la possibilité pour la prose d'assumer quelques-uns des « rôles » essentiels de la poésie. Au culte de la profondeur et de l'intériorité se substitue l'évidence d'une énergie, comme si désormais la profondeur s'offrait dans le déployé.

Dans sa seconde intervention, Rouaud souligna le défi, chez Claude Simon, du passage de la description au « sentiment », c'est-à-dire de la matière inerte au vivant. N'est-ce pas un véritable fondu enchaîné qui rend possible ce transit ? Une leçon que Jean Rouaud, comme ses écrits l'attestent, a su entendre.

Au terme de cette soirée, il apparaît qu'à l'évidence l'œuvre de Claude Simon, aujourd'hui, est source de *métamorphoses*. Une ambiguïté subsiste toutefois, qu'on aurait pu explo-

rer au terme de la rencontre : en accédant au statut de « classique de la modernité », Claude Simon n'induit-il pas la tentation de voir dans la relation qui est la sienne au monde insaisissable le seul rapport possible, ou qui ne soit pas daté ? À ce risque, François Bon, Jean Rouaud et Jean-Paul Goux répondent par leurs œuvres mêmes, c'est-à-dire, et très précisément, par ce dont ils héritent, par ce qu'ils apportent.

— Bernard Simeone

Pour un art de la guerre contre le négationnisme

Il y avait plus de cinq cents personnes au cloître de l'abbaye samedi 9 août pour entendre Valérie Igounet, Alain Bihr, Philippe Videlier et Didier Daeninckx tenter de « Dire la Vérité sur le négationnisme ». Ils étaient encore deux cents le lendemain à 12 heures pour poursuivre la discussion. Signe de l'émergence d'une conscience de la gravité, de l'importance du problème. Il n'est qu'à voir les développements les plus récents de l'offensive idéologique du Front National en France ou, à une échelle mondiale, la pénétration de plus en plus grande des livres et thèses de Roger Garaudy au Moyen-Orient, pour en être persuadé.



L'attente était donc grande dans l'assistance. Une demande claire s'exprimait dans l'inquiétude ambiante : non pas tellement celle de nommer le négationnisme – qui au fond se résume à une seule proposition : « les chambres à gaz n'ont pas existé » – mais la volonté d'avoir des armes pour combattre.

C'est donc en partant de cette volonté de combat qu'il nous paraît nécessaire de préciser quelques points. Nous partirons d'une métaphore : dans l'affrontement avec la bête, dans la corrida, il y a une exigence de vérité essentielle, celle de la position à partir de laquelle on combat, le *sitio*. Il en va de même dans l'affrontement avec le mensonge. Le *sitio* s'y nomme posture éthique ; le définir est nécessaire pour combattre avec efficacité. Il n'y a pas de faux-fuyants possibles. Ainsi toutes les thèses fondées sur la fantasmagorie du complot (ils sont partout), sur la théorie des vieux traîtres (la faute, l'écart de conduite d'aujourd'hui n'est que le signe de turpitudes plus anciennes) vont à l'encontre du but recherché : on risque en effet ainsi de mimer l'adversaire, ce qui annule d'emblée le propos.

Par ailleurs, au-delà du négationnisme de doctrine (celui qui affirme : « il n'y a pas eu de chambres à gaz »), il nous faut aussi combattre ce que Jean-Claude Milner appelle le « négationnisme de doxa », qui n'est pas une version affaiblie et confuse mais qui dit : « Il y a eu des chambres à gaz, mais c'est indifférent, sans importance, cela ne nous concerne plus, le temps et le lieu de ces effets est circonscrit au Vieux Monde ». Quand la « modernité » à la mode Canal +

prend la forme de la Grande Équivalence, quand, comme l'a bien expliqué dans son intervention Alain Bihr, triomphe « la grande dépression du symbolique », bourreaux et victimes, affirmations et négations, preuves et mensonges, sont interchangeables selon la nécessité, sans aucune position propre. On a alors perdu le *sitio*, on ne sait plus d'où ni comment combattre.

Nous avons eu dans la soirée au cloître une bonne illustration de ce qu'est un travail d'information sur le négationnisme : l'intervention de Didier Daeninckx à propos de *Treblinka* et de Steiner. Daeninckx ne s'est pas contenté de la terrible méthode de la preuve par le « devenir » (Steiner est aujourd'hui responsable d'un comité de défense de Papon, donc il a de tout temps été un traître) mais, mesurant l'effet de ce livre dans la conscience de dizaine de milliers de gens, il a patiemment démonté les procédés de falsification utilisés par l'auteur et la façon dont celui-ci prétend qu'existe une connivence entre les internés du camp et les assassins geôliers.

De ces considérations résultent quelques conséquences :

Considérer que la proclamation et l'indignation à elles seules sont d'une efficacité réduite.

« Ne jamais s'autoriser à prendre

l'inexactitude comme moyen d'élection d'un dit. Le choix de l'exactitude n'est pas une nécessité mécanique. Il relève de ce que d'aucuns nomment une éthique » (Jean-Claude Milner dans *Corbières matin*)

Laisser se développer le « travail long de la pensée » comme le soulignait Didier Daeninckx dans le débat du lundi. Beaucoup d'erreurs viennent de la tentation du coup par coup à tout prix, de la réponse immédiate.

Prendre le soin de convaincre plutôt que d'exclure, de désigner à la vindicte. Un très vieux principe de la guerre prolongée est toujours d'une brûlante actualité : « Unir ses amis, diviser ses ennemis », et pas le contraire.

Ce ne sont là que quelques règles de ce que l'on pourrait nommer l'art de la guerre contre le négationnisme aujourd'hui. Le combat est grave mais ne saurait se limiter à l'affrontement d'une poignée de justiciers avec une pieuvre aux multiples tentacules. Il y a dans la société française de très importantes manifestations de résistance, une tradition de lutte contre l'antisémitisme et des actes de refus de l'ignoble. Assez du moins pour ne pas désespérer.

— Alain Raybaud

révéléateur

3000 bouteilles faites à la main

Joëlle et Jean Durand sont tous deux employés communaux à Lagrasse. Jean est Garde champêtre, et responsable du corps des Sapeurs pompiers. Le reste du temps, avec Georges, le père de Jean – surnommé *Papy Durand* –, et leurs deux fils, Sylvain et Christophe, ils font vivre les vignes familiales, mettent leur vin en bouteille et le vendent dans le caveau installé au rez-de-chaussée de leur maison.

La photographie dit-elle la vérité?
Ce qu'elle masque n'est-il pas souvent plus important que ce qu'elle révèle?
À partir de ces questions, familières aux photographes et aux gens d'images, nous avons proposé aux habitants de Lagrasse un exercice de style. Chaque jour, nous photographions une famille, dans le cadre qu'elle a choisi. Une façon pour elle de décider de l'image qu'elle souhaite donner d'elle-même aux lecteurs de *Corbières matin*.

Puis nous les confrontons au résultat, à cette vérité qui ressemble plus ou moins à ce que l'on s'imaginait. Aujourd'hui, la famille Durand.

Jean : La photo est prise dans le caveau de dégustation. Derrière, c'est le pressoir horizontal, un des premiers, mais il marche encore.

Bien sûr, on aurait pu choisir de se faire photographier devant la Mairie, puisqu'on y travaille tous les deux... ou devant les Pompiers...

Le papy : Ou à la vigne!

Jean : Mon histoire, comme celle de toute la famille, est liée à la vigne; on est nés sur cette terre, qui est avant tout une terre de vigne, et nous y sommes très attachés; ensuite, j'ai quand même travaillé vingt-deux ans au Château de Pech Latt comme maître de chai avant de rentrer à la Mairie! Et depuis 1994, on fait ici 3 000 bouteilles par an – 700 de rosé, de la Syrah, et environ 2 500 bouteilles de rouge A.O.C.

Joëlle : Les enfants nous aident bien, quand même. Ils participent à tout : les travaux de la vigne, les vendanges, la mise en bouteille, c'est important.

Jean : Surtout qu'on fait tout à la main : nos vendangeurs, je n'arrête pas de les embêter pour qu'ils fassent attention de ne pas mettre de feuilles : on fait pas de bon vin avec des belles feuilles; et comme c'est fait en très petite quantité, je retire ici, quand la benne arrive. Après, on met en bouteille nous-mêmes, on



Le papy : c'est bien moi, c'est ressemblant !

Joëlle : Tu souris pas beaucoup, dis donc.

Jean : J'ai jamais été photogénique...

met les bouchons, on colle les étiquettes... C'est du vin fait à la main !

Le papy : Moi, je me trouve ressemblant !

Jean : Il y a quelque chose qui manque...

Le papy : La cigaréto ! Les gens vont le dire : man-quo la cigaréto ! Je leur dirai que j'ai arrêté de fumer !

Jean : Tu te tiens comme quand tu avais le cheval, avec les pouces à la ceinture. Quand tu travaillais les vignes avec le cheval ; je me souviens que quand tu regardais le cheval avancer, tu te tenais comme ça.

Le papy : Ah bon, peut-être, je m'en souviens pas !

Christophe : Le cheval travaillait, et lui il faisait rien...

Jean : On est placé par ordre de générations, c'est bien, ça ; on verra si les jeunes reprendront à la suite...

Léonardo Sciascia

Heures d'Espagne

Dans les deux premiers mots du prologue, Cervantès s'adresse, en plaisantant, au type de lecteurs à qui il a destiné le livre. *Desocupado lector*, l'appelle-t-il. Et ces deux mots constituent, pour les traducteurs et les interprètes, le premier problème du livre.

Voyons dans les deux traductions italiennes que nous avons sous la main. Ferdinando Carlesi traduit : « Heureux lecteur, qui n'as rien à faire » ; et il explique, dans une note, que huit mots pour en traduire deux, cela fait trop. Mais nous en trouvons dix dans celle de Vittorio Bodini : « Mon cher lecteur, qui n'as rien de mieux à faire ». À présent, j'admets être un fanatique de la traduction juxtalinéaire ou, pour ainsi dire, calquée. Et c'est pourquoi, terre à terre, je traduirais : « Lecteur désoccupé » ou, pour vouloir être un peu plus précieux : « Oisif lecteur », puisque l'oisiveté doit sans doute être la mère des vices (et donc pas de tous les vices) mais mère aussi de quelques vertus. « Tel qui paraît dans l'oisiveté – dit le Tommasco, dictionnaire des synonymes – peut être fortement occupé ; tel qui n'est pas dans l'oisiveté, peut être occupé par d'oiseux soucis. » À ses voisins, Montaigne a dû paraître un homme totalement oisif ; nous savons qu'il était fortement occupé. Et ce n'est pas hasard si, dans notre oisiveté sur Don Quichotte, le nom de Montaigne a surgi : parce que, comme Montaigne le disait, « je ne fais jamais rien sans joie », au-delà de cet écran de modestie conventionnelle qui est dans le prologue, Cervantès s'adresse à un lecteur qui sait lire avec joie. Désoccupé : et donc en mesure d'être occupé par la joie de la lecture : et fortement occupé, puisque la joie que donne la lecture de Don Quichotte est pimentée de mystère, d'un mystère qui accroît la joie. Et vous voudriez que Cervantès ne le sût pas, qu'il avait écrit un livre joyeux et mystérieux ?

Et voici la seconde raison, double en soi, pour laquelle le livre n'a pas aujourd'hui beaucoup de lecteurs : le *desocupado lector* est devenu rare. D'un point

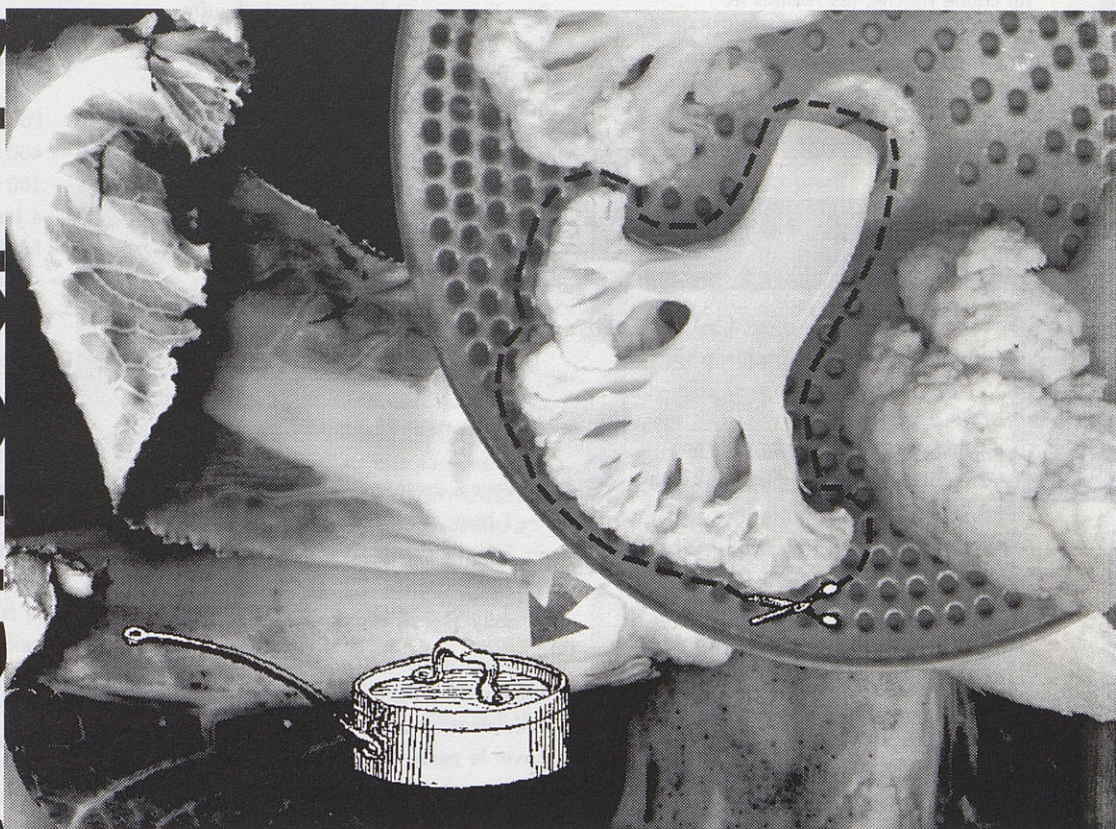
de vue qui englobe la généralité des lecteurs, on peut bien dire que peu désormais sont ceux capables de lire avec joie : on lit par prescription des idéologies ou de la mode, pour se dégager d'une obligation, pouvoir parler du livre dont on parle ou pouvoir dire seulement « je l'ai lu ». On lit en souffrant : et ainsi est-ce pour souffrir désormais qu'on va au théâtre, au cinéma, dans les manifestations culturelles. Une sorte de masochisme préside, de nos jours, à ces choses. Pour en rester à l'œuvre de Cervantès, on peut ensuite dire que qui s'approche de Don Quichotte n'est plus, justement dans son rapport au livre, « désoccupé » ; il est déjà « occupé » par toutes les interprétations qui du livre sont données, qui se sont sur lui stratifiées ; et spécialement par celle d'Unamuno. Interprétations dont, souvent, on n'a pas connaissance directe, mais qui se sont incorporées et sont carrément la substance de ce présupposé savoir : ce qu'est *Don Quichotte*, et qui est Don Quichotte, qu'on peut facilement découvrir chez beaucoup de ceux qui n'ont pas lu le livre et ne le liront pas.

Peut-être le livre continue-t-il à être, parmi les grands, un des moins lus. Mais il a une vitalité qui va au-delà des pages, qui s'est incorporée à un mode de vie, à la vie même en ce qu'elle a de noblesse, de poésie. Nous en avons le sentiment à Alcalá de Henares, ville où Cervantès est né, et qui conserve, improbable mais suggestive, sa maison natale. Sur la vaste place harmonieuse où se dresse le monument qui lui est consacré, traversée de temps en temps par le vol lent des cigognes, l'après-midi printanier a amené des familles entières. Les enfants courent dans leurs jeux, les adultes sont en repos, comme absorbés. Ce n'est pas dimanche, mais il y a un air dominical. Les deux premiers mots du prologue nous remontent presque automatiquement : *desocupado lector*. Voilà des lecteurs désoccupés, désoccupés au point qu'ils ne liront jamais le livre. Car – repos, espoir et autre – ils sont en train de le vivre.

Le chou-fleur

On trouve des choux-fleurs pratiquement toute l'année sur nos étals. Les choux-fleurs bretons nous arrivent dès le printemps et sont cultivés en plein champ.

Laissons à Alexandre Dumas le soin d'introduire cette rubrique : « Nous empruntons aux dispensaires de Louis XIV la plus excellente et royale façon d'apprêter ce légume : choux-fleurs étuvés. Prenez des hauts choux-fleurs, lavez-les à l'eau tiède et faites-les cuire dans du consommé en y ajoutant quelque peu de macis en poudre. Étant bien cuits et au moment de les servir, égouttez-les de leur mouillement et remuez-les avec du beurre tout frais et tout cru ; aussitôt que le beurre sera fondu, dressez et servez sur la table. »



par Sabine Minard
et Colette Olive

recettes

La purée de chou-fleur

- Pour 4 personnes
- 1 beau chou-fleur
 - 1 pomme
 - 10 cl de crème fraîche épaisse
 - noix de muscade
 - 3 brins de coriandre fraîche
 - fleur de sel
 - sel

Mettre les bouquets de chou-fleur à cuire dans l'eau de bouillante salée 15 minutes. Au bout de 10 minutes, ajouter la pomme coupée en morceaux. Égoutter. Mixer le tout en incorporant la crème fraîche, les feuilles de coriandre, un peu de muscade râpée, du sel. Goûter pour rectifier l'assaisonnement.

Servir avec une daurade grillée ou rôtie au four.

Le chou-fleur à la vapeur

- Pour 4 personnes
- 1 beau chou-fleur (1 kg environ)
 - 2 cuillerées à soupe d'huile d'olive
 - 1/2 citron
 - 1 brin de basilic
 - sel, poivre

Nettoyer le chou-fleur puis défaire les bouquets et les laver. On les dépose dans le panier de la cocotte-minute. Dans le récipient, on verse 3 verres d'eau que l'on sale. Après avoir placé le panier, fermer et laisser cuire 4 minutes à partir de la rotation de la soupape. Presser le 1/2 citron dans un bol, ajouter l'huile d'olive, les feuilles de basilic ciselées, du sel et du poivre. Disposer les bouquets dans le plat de service, arroser d'huile parfumée.

La cuisson à la vapeur, sans pression sera de 15 minutes environ.

On peut remplacer l'huile d'olive par un beurre fondu citronné et parsemer de persil ou de cerfeuil ciselé.

Le chou-fleur sauce bagna calda

- Pour 4 personnes
- 1 chou-fleur
- Pour la sauce*
- 30 g de beurre
 - 4 cuillerées à soupe d'huile d'arachide
 - 1 gousse d'ail
 - 5 filets d'anchois à l'huile
 - poivre moulu

Faire cuire le chou-fleur à la vapeur. Peler l'ail et le presser. Écraser finement les filets d'anchois.

Pour la sauce, il faut mettre à chauffer dans une petite casserole le beurre et l'huile, incorporer l'ail; dès qu'il grésille, ajouter la purée d'anchois. Bien mélanger le tout, assaisonner.

Dresser les bouquets de chou-fleur sur le plat de service et présenter la sauce en saucière. Chacun plongera de petits bouquets dans la sauce.

Le chou-fleur sauté

- Pour 4 personnes
- 1 beau chou-fleur
 - 50 g de beurre
 - 1 petit bouquet de persil
 - 2 gousses d'ail

Nettoyer le chou-fleur, détacher les bouquets. Il cuira à la vapeur comme précédemment.

Laver le persil, éplucher l'ail, et les hacher ensemble pour une persillade. Dans une grande poêle, on va faire chauffer le beurre pour y mettre à dorer les bouquets sous toutes leurs faces, en prenant soin de les retourner délicatement avec la spatule en bois. Une fois bien dorés, on sale, on poivre et on parseme de persillade. On remue la poêle pour que tous les bouquets soient persillés.

Verser dans un plat de service préalablement chauffé.

Excellent pour accompagner une viande rôtie ou braisée.

Le chou-fleur cru à l'anchoïade

Choisir un chou-fleur très blanc, le défaire en tout petits bouquets, les laver, les éponger et les présenter avec une anchoïade.

On peut aussi proposer les petits bouquets de chou-fleur cru avec une mayonnaise additionnée d'une cuillerée à soupe de purée de tomate très concentrée et bien relevée.

Le soufflé

- Pour 4 personnes
- 400 g de chou-fleur
 - 100 g de gruyère râpé
 - 4 jaunes d'œuf, 8 blancs
 - 50 g de beurre
 - muscade
 - sel, poivre

Cuire le chou-fleur 15 minutes à l'eau salée.

Égoutter. Passer au mixer.

Préchauffer le four à 210°, thermostat 7.

Prendre une casserole à fond épais, y faire fondre le beurre, verser la purée, parfumer avec de la noix de muscade. Goûter avant de saler et poivrer.

Faire chauffer en remuant et en surveillant pour que la purée ne brûle pas au fond de la casserole.

Ajouter le gruyère et les jaunes d'œuf, tout en continuant à bien mélanger.

Monter les blancs en neige ferme. Hors du feu, incorporer le 1/4 des blancs; terminer avec le reste en versant petit à petit en tournant.

Prendre un moule à soufflé, le beurrer, le fariner, le remplir du mélange.

Mettre à cuire au centre du four pendant 7 à 10 minutes.

Tester la cuisson en piquant avec une aiguille à tricoter qui doit ressortir sèche.

Servir brûlant.

Les bouquets en beignets

Pour 4 personnes

- 1 chou-fleur
- 1/2 verre d'huile
- 1/2 citron
- persil
- sel, poivre
- Pour la pâte à frire*
- 200 g de farine
- 1 œuf
- 1/2 paquet de levure chimique
- sel, eau

La veille, confectionner la pâte à frire car une pâte reposée s'attache mieux aux éléments qu'elle doit enrober.

De plus, comme elle fermente un peu, elle n'en sera que plus légère.

Mélanger tous les ingrédients dans une terrine, ajouter de l'eau en quantité suffisante pour constituer une pâte visqueuse, un peu plus épaisse que la pâte à crêpes et capable de bien envelopper les bouquets.

Séparer les petits bouquets du chou-fleur. Les laisser cuire 15 minutes dans de l'eau bouillante salée.

Les égoutter et les placer dans une terrine. Les arroser avec l'huile et le jus du demi citron. Laisser macérer 1 heure. Tremper les petits bouquets dans une pâte à frire légère, puis les faire dorer dans une friture brûlante.

Passer les feuilles de persil dans la friture et en parsemer les petits fritots.

On peut servir avec une sauce tomate chaude ou du concassé de tomates froid.

Un pain de chou-fleur

Pour 6 personnes

- 1 gros chou-fleur
- 3 œufs
- 1 boîte de concentré de tomates
- 1 grand bol de béchamel
- paprika
- sel, poivre
- Pour la sauce*
- 1 kg de tomates
- huile d'olive
- 1 bouquet de persil
- sel, poivre

Préparer la sauce tomate : faire chauffer l'huile dans une grande poêle, y verser les tomates simplement lavées et coupées en morceaux. Saler, poivrer et ajouter une bonne poignée de persil haché. Laisser cuire 1 heure à feu moyen et à couvert. Passer la sauce au tamis. Maintenir au chaud.

Faire cuire le chou-fleur à l'eau bouillante salée pendant 25 minutes. Le mettre à égoutter dans une passoire. Préchauffer le four à 240°, thermostat 8. Une fois égoutté, le passer au moulin à légumes. Incorporer la béchamel qui doit être très épaisse et bien délayer. Saler et poivrer amplement car le chou doit être bien relevé.

Ajouter à cette purée 2 œufs entiers et 1 jaune battus en omelette, ainsi que le concentré de tomates.

Bien mélanger le tout.

Battre le blanc d'œuf restant en neige très ferme. L'incorporer à la purée en tournant bien.

Beurrer un moule à charlotte, y verser le chou et mettre au four 35 minutes dans un bain-marie.

Démouler sur le plat de service juste avant de servir et napper de la sauce tomate fumante.

Le velouté de chou-fleur avec les croûtons frits

Pour 4 personnes

- 1 beau chou-fleur
- 30 g de beurre
- 2 cuillerées à soupe de farine
- 1 cuillerée à soupe de crème fraîche
- 4 branches de persil
- 1 morceau de sucre
- sel, poivre
- pain rassis

Défaire les bouquets du chou-fleur, en réserver quelques-uns pour la garniture. Faire cuire le reste 15 minutes à la vapeur.

Mettre dans une casserole le beurre qui va fondre doucement. Incorporer la farine au beurre fondu en remuant à la cuillère en bois, puis diluer avec de l'eau ou du bouillon. Laisser cuire 10 minutes.

Mélanger les bouquets dans le jus velouté et les laisser mijoter jusqu'à ce qu'ils se défassent complètement.

Passer alors au moulin à légumes et remettre sur un feu doux. Si le velouté est trop épais, le diluer avec un peu de liquide chaud. Ajouter le sucre, saler et poivrer.

Juste avant de servir, diluer la crème.

La verser dans une soupière sur les bouquets de chou-fleur réservés.

Parsemer de persil haché.

Faire griller des petits croûtons taillés en dés. On peut les frotter à l'ail.

D'autres légumes peuvent se prêter à pareil accommodement : carottes, champignons de Paris (on ajoutera un filet de citron en fin de cuisson).

balades

La chapelle de Saint-Siméon

Ici, pins maritimes, châtaigniers, bruyères, arbousiers, etc., ont élu domicile sur ces terrains acides, des grès, qui contrastent avec la flore méditerranéenne des zones calcaires. Cheminez dans la pinède de Boutenac issue de reboisements pour la restauration des sols effectués depuis le siècle dernier.

Renseignements pratiques sur le parcours

Longueur : 6 km

Dénivelé : 145 m

Durée : 2 h 30 à 3 heures

Difficulté : nombreux changements de directions ;
chaleur en été

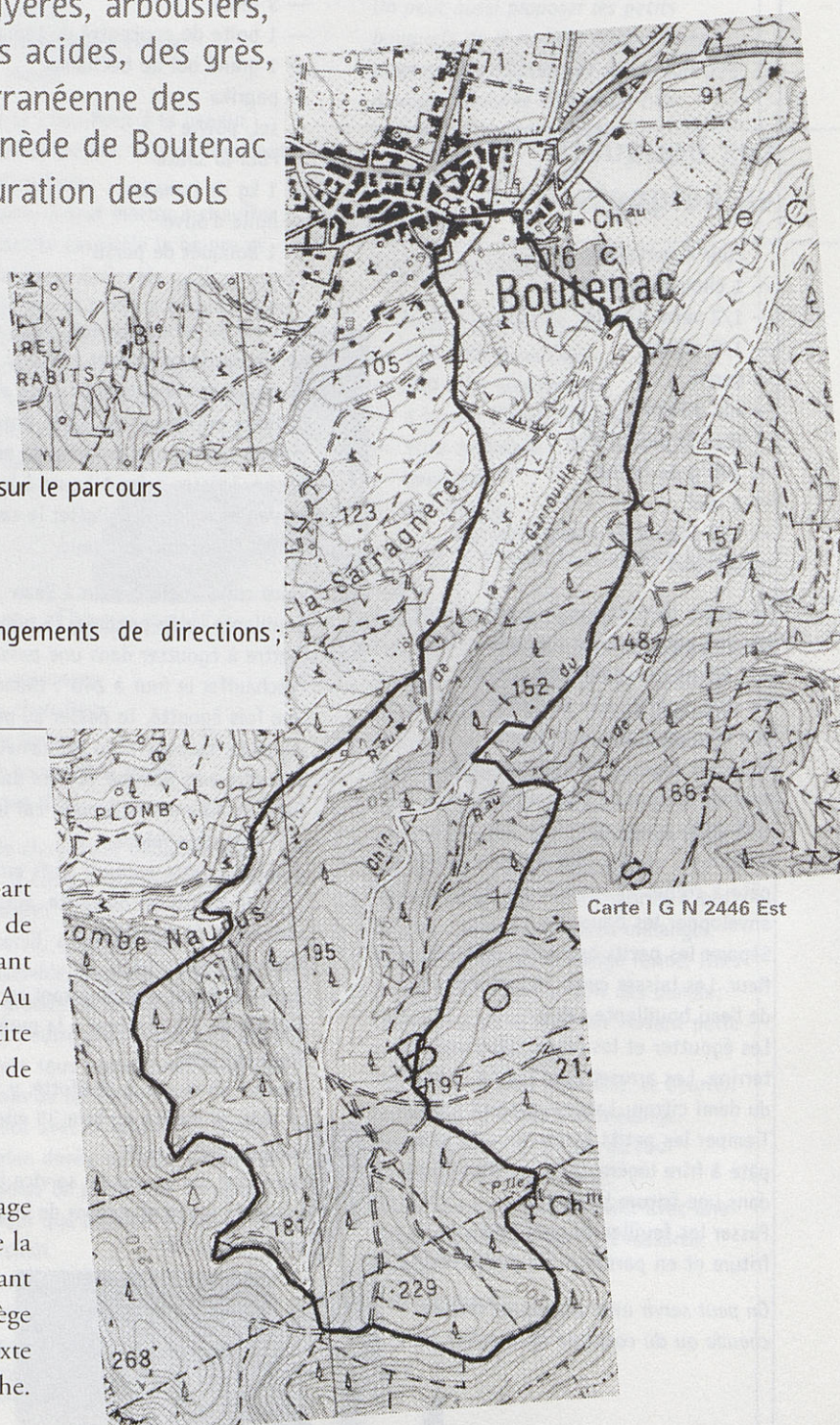
Balisage : trait jaune

Accès au départ de la balade

Vingt kilomètres environ vous séparent du départ de cette balade. Quittez Lagrasse en direction de Lézignan-Corbières. Passez Ribaute, Fabrezan avant de tourner à droite vers Ferrals-les-Corbières. Au centre du village, prenez à gauche la D 161, petite route de campagne que vous suivez jusqu'au village de Boutenac. Stationnez sur la place de l'église.

Description de l'itinéraire

Le tracé étant sinueux, fiez-vous bien au balisage jaune qui constitue votre fil d'Ariane. À partir de la place de l'église, empruntez la rue de la Fontaine avant de monter à droite vers le château de Boutenac, siège de l'AOC Corbières. Suivez alors le chemin qui jouxte la propriété et, à l'angle du mur, descendez à gauche.



Repartez tout de suite à droite pour prendre le petit chemin passant entre les vignes, traversez le lit du ruisseau de la Garrouille et rattrapez un sentier qui s'élève à main droite vers la pinède. Joignez plus haut une piste forestière. Allez alors à droite et quelques dizaines de mètres plus loin, reprenez de nouveau un chemin à gauche dans le virage. Arrivé à une deuxième piste forestière, filez à droite et cheminez à présent sur cette voie de desserte principale. Ne vous laissez pas trop emporter par votre allure, car il vous faudra tourner à gauche sur un sentier, juste après une aire dégagée. Continuez tout droit jusqu'aux marches d'escalier sur la droite que vous emprunterez. Lorsque vous tomberez sur un champ, décalez-vous d'un mètre ou deux à droite, pour franchir bientôt une ravine par une passerelle en bois. Escaladez maintenant carrément à travers bois ce versant arboré jusqu'au sentier ombragé qui se dirige vers la droite. Des peuplements adultes de pins maritimes font place à de jeunes plantations. Un dernier effort vous permet d'atteindre derechef un chemin forestier. Tournez alors à droite pour virer de nouveau à gauche une quarantaine de mètres plus loin. Peu de temps après, descendez jusqu'à une autre piste forestière principale. Vous êtes alors à la chapelle de Saint-Siméon, objet de votre randonnée du jour.



Saint Siméon : « Entre foi et masochisme »

Né en Catalogne vers l'an 960, saint Siméon reçut une éducation militaire et monastique qui le conduisit dans un premier temps à s'engager dans l'armée chrétienne pour combattre l'occupant sarrasin. Après avoir chassé les infidèles, saint Siméon se destina tout d'abord à la charge d'évêque, avant de devenir simple moine dans le lieu retiré de Fontfroide. Saint Siméon pensait que le

seul moyen de sauver les âmes était de souffrir et d'expier pour leur rédemption. Mortification de la chair et flagellation étaient le quotidien de sa pénitence... Recherchant une solitude absolue, il termina son existence terrestre en 1025, comme ermite, dans les environs de Boutenac.

C'est ainsi que la grotte aménagée, dans laquelle saint Siméon fit sa retraite, devint un lieu sanctifié. Une chapelle fut érigée à la fin du siècle dernier pour servir le culte de saint Siméon. Chaque année, le premier mardi d'août notamment, un pèlerinage rappelle au souvenir de cet évêque, moine et ermite. Ses restes reposent depuis 1133 dans l'église paroissiale de Boutenac.

Le retour se fait en montant la piste principale qui jouxte le site de Saint-Siméon. À la prochaine bifurcation, virez à droite avant de vous engager sur un sentier à gauche. Élevez-vous tranquillement pour atteindre les hauteurs de ce massif, et apercevoir sur la gauche la plaine viticole et le paysage de collines des Corbières orientales. Au replat, le sentier s'incurvant vers la gauche, marchez jusqu'au carrefour de piste. Descendez à droite pour déboucher plus bas sur une voie principale desservant le massif forestier. Partez à gauche et cheminez au milieu des peuplements de pins maritimes sur quelques centaines de mètres. Le gemmage était pratiqué au début du siècle dans certaines zones. Des entailles étaient réalisées sur les troncs où étaient accrochés des petits pots permettant de récolter la résine (produisant essence de térébenthine et colophane). Après avoir dépassé à gauche un chemin forestier, ne manquez pas à droite le sentier qui plonge vers la vallée. Empruntez une passerelle en bois, traversez la piste forestière et reprenez quasiment en face la sente plus ou moins visible qui descend dans le lit du ruisseau de la Garrouille. Remontez ensuite jusqu'à un chemin de vigne et allez tout droit. Joutant tout d'abord des vignes de part et d'autre, le chemin s'enfonce de nouveau dans la pinède. Ignorez toutes les pistes qui s'y raccordent jusqu'à ce que la chaussée soit revêtue. Un sentier à gauche vous ramène aux portes du village de Boutenac. Le chemin puis la rue de la pinède vous conduisent enfin jusqu'à la place de l'église. La boucle est terminée !

— par Patrick Valette, technicien forestier de l'Office National des Forêts.

Anna Maria Ortese



Ma vérité guerrière

Au siècle de l'*image* et du désir dévorant d'être regardés, en tout cas admirés, on devrait être reconnaissants à une revue comme *Leggere* pour les six pages consacrées à Anna Maria Ortese¹. Je veux dire : Anna Maria Ortese *devrait* être reconnaissante. Mais l'est-elle vraiment ? Je dis « Anna Maria Ortese » comme si ce nom ne me concernait pas, comme si j'étais un simple lecteur de la revue. Et en réalité, je ne me reconnais pas dans la douce figure ici représentée, partagée entre de tristes soucis familiaux, des louanges répétées envers la petite ville² où elle vit (ce qui me rappelle un célèbre personnage de Jane Austen) et l'angoisse de pièges anciens, sans parler de l'absurde aveu de tout un lot de craintes (dans une ville de gens extrêmement bons !). Je ne me reconnais pas non plus, sinon de façon infime, dans le très beau titre de ce portrait : « Amie du vivant ». Non, le rédacteur se

trompe. Je ne suis pas, hormis quelques fois, et parce que c'est alors mon devoir le plus strict, « amie du vivant ».

Si le rédacteur avait recherché (et parcouru) quelques-uns de mes livres aujourd'hui oubliés, fût-ce un seul d'entre eux, *Le Port de Tolède*, il aurait compris que je ne suis pas cette amie du vivant dont il parle, sinon par un commun sentiment d'horreur à l'égard de l'enfer où – plus ou moins saufs en apparence – nous vivons tous, et juste l'espace d'un instant. Donc, amie du vivant, non, si par vivant, et par êtres vivants, on entend *aussi* tous les êtres humains durant leurs périodes de triomphe, de vanité, de cynisme, enfin de mépris et de cruauté envers ceux qui leur sont « inférieurs » en pouvoir, et d'abord envers les vaincus.



Amie des oiseaux, et de tous les enfants de la Nature, toujours; mais pas – ou du moins presque jamais – de la « nature » humaine.

Si ce même rédacteur m'avait interrogée avant d'écrire (mais aujourd'hui plus personne ne le fait), j'aurais donné des réponses précises et me sentirais, devant ce beau portrait, moins trahie. J'aurais voulu être une personne de paix, comme il est écrit dans l'article, mais en vivant je suis devenue une personne de

guerre. Et ma guerre, qui désormais touche à sa fin, fut une guerre silencieuse, le cri silencieux de qui est opprimé par l'Univers entier, et par ses tueurs que sont la beauté même, le temps, le printemps, la fortune, et aussi la justice réduite aux continuelles exécutions sommaires des plus faibles et des prisonniers.

Amie du vivant en général, non, mais du vivant qui pleure de toute part : dans les bois, à l'aube, avant le massacre; à toute heure du jour dans les villes per-



dues; sur les continents soumis à une continuelle désertification et pillés, privés du peu qui leur reste. Amie des vivants en deuil de justice, proies sans répit des puissances victorieuses, chassés comme des loups et, en tant que tels, accusés de ne pas être l'Homme. Il est donc impossible d'être amie de tout le vivant sans trahir sa propre raison. Que je ne trahirai pas.

Mais je n'ai pas le sentiment de vivre dans une illusion, de vivre d'une intelligence désespérée, comme le suggère l'auteur de l'article. Le mépris et la rage envers le Mal (parfaitement reconnaissable dans la définition philosophique du Néant actif) qui domine tout ce

Anna Maria Ortese

siècle, et toute la planète (comme sans doute jamais auparavant), ce mépris et cette rage ne sont pas inutiles : ils marquent le début d'une guerre inévitable pour la reconquête des hauts Territoires perdus. Il est peut-être vrai que peu d'espoir subsiste d'aborder aux rives d'un Futur, d'obtenir le salut pour *cette* planète et *cette* vie. Mais si (à l'exception des oiseaux) toute cette planète en était indigne ? Et qu'ici, ici seulement, en cette condition de terreur et de mélancolie, se concrétise la prison, le châtiment auquel (on peut le deviner au grand silence qui nous répond) nous sommes destinés. Serait-ce donc déjà une forme de salut que de l'accepter comme une « justice », et de l'endurer ?

J'ose espérer que par-delà cette prison du temps et de la planète, cette prison de l'Univers brûlé par le temps, il existe quelque chose de solide, de ferme et de très pur, calme et beau à l'infini. Le *port* où Keats finit par descendre la nuit du 23 février 1821 à Rome, celui où Shelley s'arracha à la soudaine tempête qui le prit, rejoignant son *aziola* :

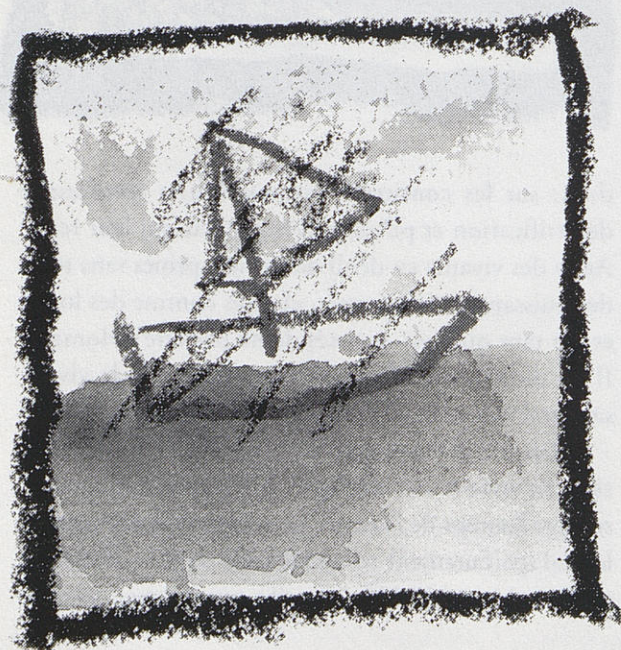
*Oh comme je fus heureux quand je sus
qu'elle n'était en rien chose humaine, ni un être
semblable à moi que je puisse craindre ou haïr !*

Les poètes anglais, comme un groupe d'archanges tombés dans ces déserts (à la même époque apparurent aussi, autres météorites, Leopardi et Pouchkine), m'assurent que de quelque lieu plein de joie s'abattent ici, pour être crucifiés et illuminer le monde, les hommes de la lumière. Témoins d'une terre inimaginable, dont seule une très haute mathématique renferme l'hypothèse. Terre immortelle, où retournent

avec douceur tous ceux qui, parts de l'Être, furent tués ou sacrifiés. Ce n'est pas là, je crois, une illusion, ni le dernier rempart contre une désolation absolue, mais un calcul effectué, au plus noir de la vie, par la raison assiégée, comptabilité scintillante – îles, mers, noms, navires de lumière dont l'Être, et non le Néant, découvrit autrefois, *ici*, le passage et dont il fixa sur les cartes tourmentées de la mémoire les traces indélébiles, la direction non vérifiable.

Traduit de l'italien par Bernard Simeone

1. Quand la revue milanaise *Leggere* consacra, en 1990, un dossier à Anna Maria Ortese, la présentant comme un être d'irréductible douceur assiégé par la violence et la cruauté du monde, elle répondit par une lettre ouverte que publia *La Stampa* de Turin. Une telle prise de parole publique – extrêmement rare – dans l'un des principaux journaux italiens suscita des remous : de façon réductrice, on vit dans ses propos un aveu d'obscurantisme et un signe d'exaltation. [NDT]
2. Il s'agit de Rapallo, station balnéaire de Ligurie. [NDT]



mardi 11 août

Le programme de ce mardi se trouve
en page 4

mercredi 12 août

Parution du n° 42 de *Corbières matin*

9 h Sortie pédestre : *Sur les traces des cathares, pique-nique près de Termes*

11 h Atelier de philosophie pour adolescents

15 h Cycle documentaire

Marseille, la question des alliances,
de Jean-Louis Comolli et Michel Samson

15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes

16 h Les rencontres de l'abbaye
« Le documentaire, cinéma de la vérité ? »,
par Jean-Louis Comolli, à propos de son
film sur les stratégies du Front National,
diffusé à 15 h et à 17 h

16 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Stefan Zweig

17 h Cycle documentaire
Marseille, la question des alliances,
de Jean-Louis Comolli et Michel Samson

17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »

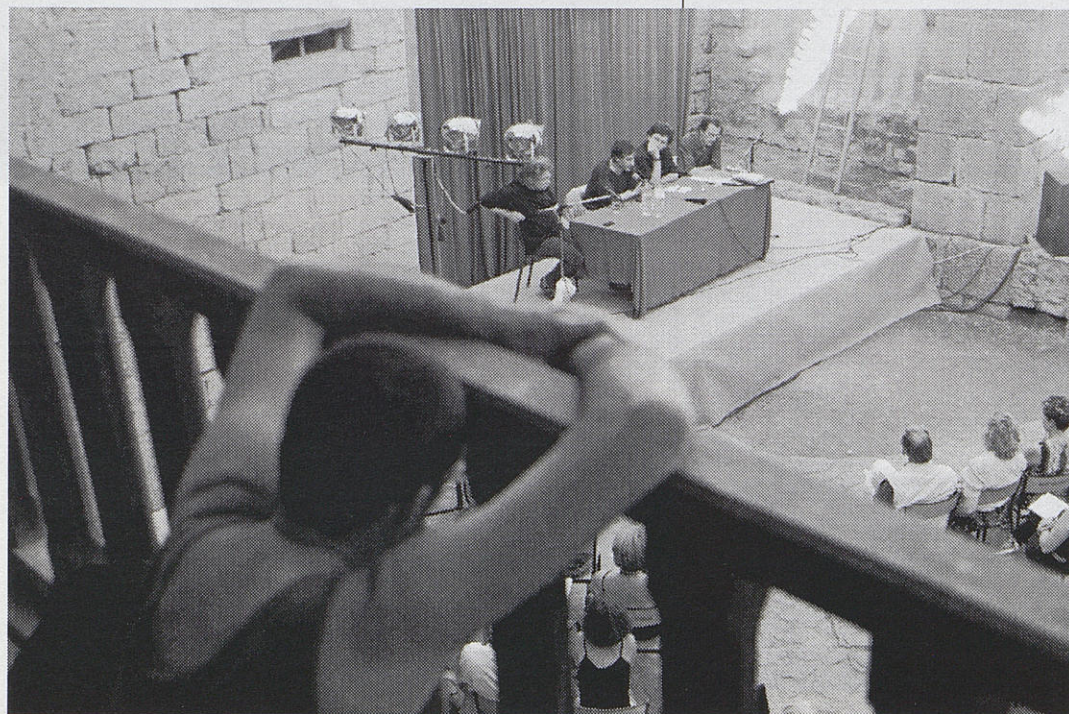
18 h Les rencontres de l'abbaye
« Travail et paresse de la vérité »,
par Guy Lardreau

19 h 30 Concert-lecture, aux orgues de l'église
Saint-Michel, par Jean-Pierre Lecaudey :
Louis Vierre

21 h 30 Cinéma aux étoiles
Dieu sait quoi de Jean-Daniel Pollet

22 h Rencontres philosophiques
« Vous êtes mes témoins », par Benny Lévy

24 h Journal télévisé du Banquet



jeudi 13 août

- Parution du n° 43 de *Corbières matin*
- 9 h Sortie pédestre : *Pèlerinage à Boutenac, la chapelle Saint-Siméon*
- 11 h Atelier de philosophie pour adolescents
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Giuseppe Tomasi di Lampedusa
- 15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
Lecture par les comédiens de
L'Invention du monde d'Olivier Rolin
- 17 h Cycle documentaire
Photographies d'un camp, de Linda Ferrer-Roca
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
Olivier Rolin dialogue avec Bernard Comment
- 19 h 30 Concert-lecture, aux orgues de l'église
Saint-Michel, par Jean-Pierre Lecaudey :
César Franck
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Maine-océan de Jacques Rozier
- 22 h Concert de jazz avec le Richard Calleja Quartet

vendredi 14 août

- Parution du n° 44 de *Corbières matin*
- 9 h Sortie pédestre : *Bergers et bergères, tous à Montagut (Thézan-des-Corbières)*
- 11 h Atelier de philosophie pour adolescents
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Georges Simenon
- 15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« *In vino veritas* », par Patrick de Marien,
David Moreno et Vincent Pousson
- 17 h Cycle documentaire : *Pas vu, pas pris*
de Pierre Carles
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« Télévision : histoire d'une vérité »,
par Pierre Carles
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
La Mort d'Empédocle de Jean-Marie Straub
- 22 h Concert de clôture de l'académie d'orgue
- 22 h Lecture de *Ernesto Prim* de Raymond Lepoutre
- 24 h Journal télévisé du Banquet



samedi 15 août

Parution du n° 45 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pédestre : *Surprise assomptionnelle, entre ciel et terre*
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Curzio Malaparte
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« La vérité des humbles », avec Georges Barthas, et Rémy Cazals pour *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*
- 17 h Cycle documentaire
Le marchand, le collectionneur et le peintre
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« Le néolithique en Méditerranée »
par Jean Guilaine
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Mes petites amoureuses de Jean Eustache
- 24 h Journal télévisé du Banquet

dimanche 16 août

Parution du n° 46 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pédestre : *À l'assaut de Saint-Pierre d'Alaric, près de Moux*
- 16 h Au petit cloître, les comédiens nous donneront à entendre un florilège de textes en vérité.
- 17 h Cycle documentaire
Reprise d'Hervé Le Roux
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Le Carrosse d'or de Jean Renoir
- 23 h 30 Concert de Reggae, avec le groupe *Shanti*



renseignements pratiques

Lieux et horaires d'ouverture**La librairie**

de l'abbaye est ouverte tous les jours, de
10 heures à 20 h 30

Les expositions

L'Invention du monde, matériau romanesque
d'Olivier Rolin.

L'œuvre photographique de Claude Simon
Cuisine des moines de l'abbaye

Les projections du cycle vidéo

ont lieu à 15 heures et 17 heures, dans la salle
des gardes, au premier étage de l'abbaye

Les ateliers de philosophie

pour adolescents, chaque matin à 11 h,
à la bibliothèque municipale
pour adultes, chaque jour à 15 h 30, à l'école
Renseignements et inscriptions à l'accueil

L'atelier rivière

pour les enfants de 8 à 14 ans, de 17 à 19 h
Rendez-vous au Point accueil

Le bistrot du Banquet

Au comptoir du livre, est ouvert tous les jours
à l'abbaye de 10 heures à 22 h 30.
Dégustation de vin, boissons, glaces,
tartines du pays, salades...

Le cinéma aux étoiles

a lieu chaque soir à 21 h 30 à l'abbaye.
Entrée: 30 F, gratuit pour les moins de 12 ans

L'édition de Minuit

journal télévisé du Banquet, un soir sur deux,
à minuit, boulevard de la Promenade

Sorties pédestres

Le rendez-vous est fixé chaque matin à 9 heures précises au Point Accueil du Banquet, sur le boulevard de la Promenade. Les circuits durent de 2 à 3 heures environ. Prévoir un quart d'heure ou une demi-heure de plus en fonction de la situation du sentier par rapport à Lagrasse. Prévoir des chaussures de marche confortables, un couvre-chef, et un demi-litre d'eau au minimum par personne

Restaurants

Les restaurants partenaires du Banquet :

Hostellerie Charlemagne 04 68 43 10 89
Le Saint-Hubert 04 68 43 15 22
Le Temps des Courges 04 68 43 10 18

corbières matin

Corbières matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901)

Adresse

11220 Lagrasse ; tél. : 04 68 24 05 75

Directeur de publication

Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction

Dominique Blanc, Michèle Planel,
Alain Raybaud, Jean-Yves Masson, Florence Jammot,
Bernard Simeone, Jean-Claude Zancarini

Illustrations

Eric Héliot, Jean-Louis Tripp

Corrections

Anne-Laure Jourdain
Philippe Menestret

Stagiaire

Elsa Brunet

Conception graphique

Imme Werner

Photo numérique

Prise de vue : Cédric Martigny
Traitement de l'image : Lise Terdjman
et Olivier Riquet

Publicité

Célia Fayeton

**Impression sur DocuTech Xerox,
 finition sur BDF de CP BOURG à l'école du village**

Ludovic Van Den Driessche, Didier Legoué

Diffusion

Suzanne Beaujour

Distribution

L'Indépendant/Midi-Libre

Corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Xerox,
des papeteries OTP Xerox et de l' A.O.C. Corbières

Retrouvez le Banquet du livre et *Corbières matin*
sur Internet

<http://www.mle.asso.fr/banquet>

Conception

Francisco Cabrita, Alexandre Ganea
et Camille Harang

La Quinzaine

littéraire

743. Du 16 au 31 juillet 1991 / PRIX : 25 F (F.S.) 8,00 F (C.N.) 3,75 F

Directeur de la publication : Maurice Nadeau

ABY Warburg
« L'HOMME
QUI PARLAIT
AUX PAPILLONS »

TROLLOPE
PIRANDELLO
JULIEN GREEN
RENÉ DAUMAL
HENRI THOMAS



LES 50 ANS D'« ACTION POÉTIQUE »



ABONNEZ-VOUS

(en vente dans les kiosques)

Un an : 425 F

Etranger : 560 F
par avion : 740 F

La Quinzaine
littéraire

135, rue Saint-Martin - 75194 Paris
CCP Paris 15551-53

Six mois : 225 F

Etranger : 323 F
par avion : 413 F

corbières matin

« Le documentaire, cinéma de la vérité ? », par Jean-Louis Comolli, à propos de son film sur les stratégies du Front National

« Travail et paresse de la vérité », par Guy Lardreau

Rencontres philosophiques
« Vous êtes mes témoins », par Benny Lévy

Un siècle d'écrivains
Stefan Zweig

Cycle documentaire
Marseille, la question des alliances, de Jean-Louis Comolli et Michel Samson

Dieu sait quoi de Jean-Daniel Pollet
